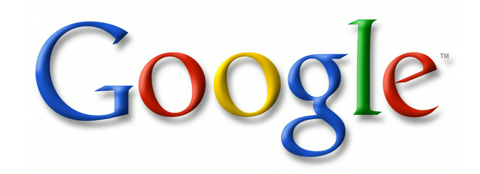
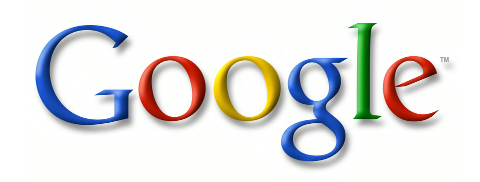

Google





ESSAI

SUR

LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

Mgr FLAGET,

[illegible]

[illegible]

[illegible] Henry GRELICHE, [illegible]

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES.

PARIS, NOUVELLE MAISON, RUE SAINT-SULPICE, [illegible], [illegible]

LYON, ANCIENNE MAISON, GRANDE RUE MERCIÈRE, [illegible], [illegible]

CLERMONT-FERRAND.

[illegible] FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES, [illegible]

1851.

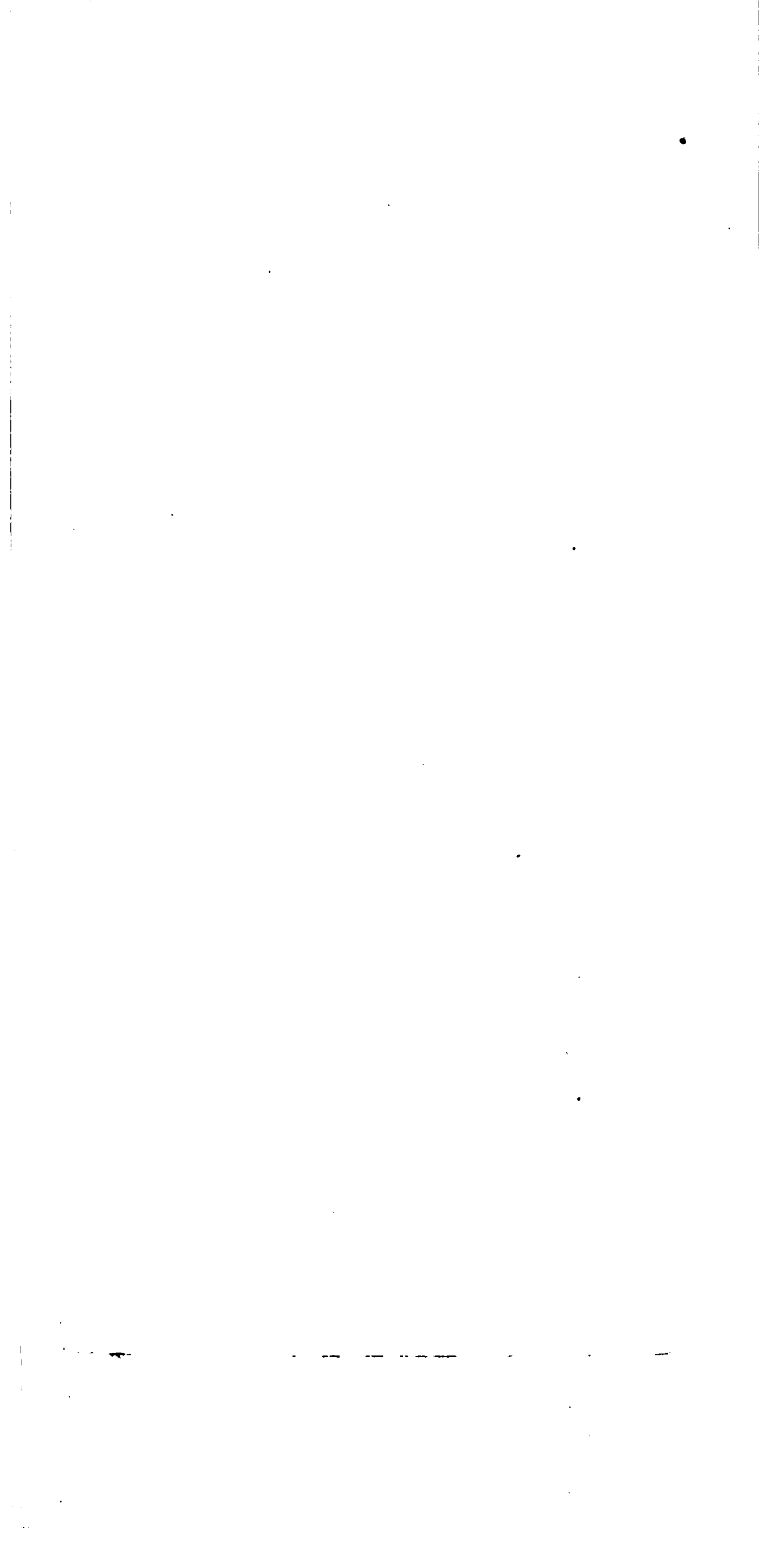
ESSAI

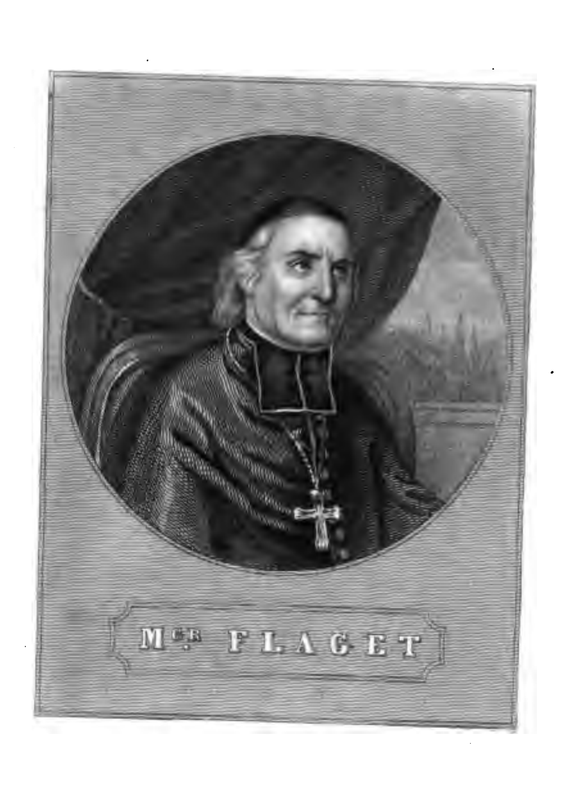
SUR

MGR FLAGET,

ÉVÊQUE DE LOUIS-VILLE,

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.




MGR FLAGET

ESSAI

SUR

LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

Mgr FLAGET,

ÉVÊQUE DE BARDSTOWN ET DE LOUIS-VILLE,

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Par son Secrétaire Henry GRELICHE, de Lezoux.

Beaucoup loueront sa sagesse; sa mémoire ne périra pas, et son nom passera de bouche en bouche jusqu'aux dernières générations.

Collaudabunt multi sapientiam ejus; non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur a generatione in generationem.

(Eccl., 39, 12, 13.)

Lux erat cæco, columen labenti,
Una spes lapso, misero levamen,
Providus cunctis pater, omnibusque
Omnia factus.

(Hymne des SS. Pontifes.)

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES,

PARIS, NOUVELLE MAISON, RUE SAINT-SULPICE, 38, ANGLE DE LA PLACE.

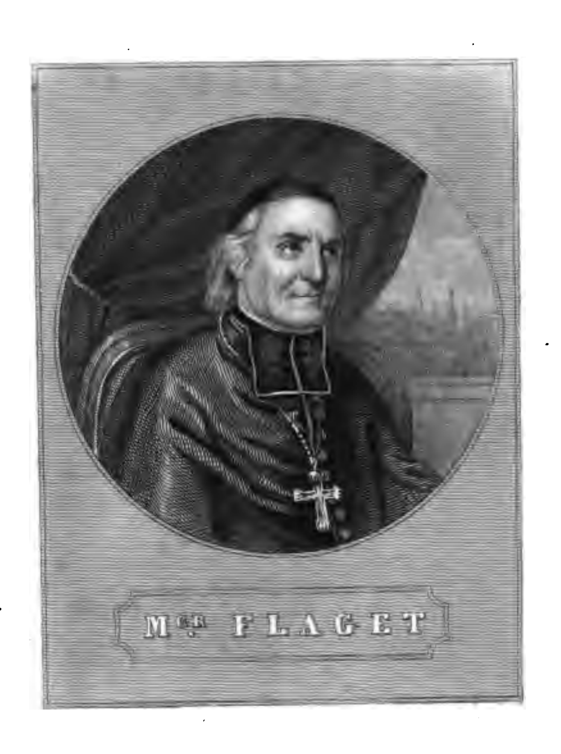
LYON, ANCIENNE MAISON, GRANDE RUE MERCIÈRE, 33, ET RUE CENTRALE, 68.

CLERMONT-FERRAND,

THIBAUD-LANDRIOT FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

Rue Saint-Genès, 10.

1851.



MGR FLAGET

ESSAI

SUR

LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

MGR FLAGET,

ÉVÊQUE DE BARDSTOWN ET DE LOUIS-VILLE,

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Par son Secrétaire HENRY GRELICHE, de Lezoux.

Beaucoup loueront sa sagesse; sa mémoire ne périra pas, et son nom passera de bouche en bouche jusqu'aux dernières générations.

Collaudabunt multi sapientiam ejus; non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur a generatione in generationem.

(ECCL., 39, 12, 13.)

Lux erat cæco, columen labenti,
Una spes lapso, misero levamen,
Providus cunctis pater, omnibusque
Omnia factus.

(HYMNE DES SS. PONTIFES.)

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES,

PARIS,
NOUVELLE MAISON,
RUE SAINT-SULPICE, 38,
ANGLE DE LA PLACE.

LYON,
ANCIENNE MAISON,
GRANDE RUE MERCIÈRE, 33,
ET RUE CENTRALE, 68.

CLERMONT-FERRAND,

THIBAUD-LANDRIOT FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
Rue Saint-Genès, 10.

1851.

AVIS.

La critique pourra nous reprocher *l'abandon de notre style*, mais nous n'avons pas pu nous soustraire à l'influence du sujet que nous traitons. L'admirable simplicité qui en fait le fond, nous a paru devoir en régler la forme; il faut laisser aux ouvrages dont *l'art surpasse la matière*, l'éclat du langage et l'apprêt compassé des périodes. La vertu n'a pas besoin d'être embellie, on la montre et cela lui suffit : *Super omnia vincit veritas.* (3. Esd., 3.)

Le produit de la vente sera affecté à la construction de la Cathédrale de Louis-Ville, commencée par Mgr Flaget.

A Monsieur GRELICHE, *curé de Chauriat*,

Ancien Secrétaire de Mgr FLAGET.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Le premier volume de vos ESSAIS SUR MGR FLAGET est venu très à propos pour me distraire et alléger le poids des infirmités continuelles qui pèsent sur ma vieillesse.

Si vous compatissez un peu à mes souffrances, vous vous hâterez d'achever votre travail, auquel je prends un vif intérêt.

J'ai vécu près de quarante ans avec Mgr Flaget comme missionnaire et comme coadjuteur, et je vous déclare avec plaisir que j'ai retrouvé dans votre premier volume tout ce que j'ai vu d'amabilité et de vertu dans le saint vieillard.

Ce travail consciencieux mérite des encouragements, et c'est pour moi un bonheur de vous les donner, en vous exprimant ma satisfaction pour ce qui est fait et mon désir de voir bientôt l'œuvre achevée.

GUY-IGNACE CHABRAT,

Evêque de Bolina,

Ancien Coadjuteur de Bardstown et de Louis-Ville.

AVANT-PROPOS.

Dans le temps où on laissait aux hommes de génie le privilége d'enseigner l'histoire, la littérature et les lettres, la morale florissait et la vérité était en honneur. Mais maintenant que tout est *montagne*, on dédaigne les sages enseignements de la tradition; les vertus modestes, c'est-à-dire les vertus véritables, sont sans écho et sans gloire. La parole qui fut donnée à l'homme pour célébrer les magnificences de Dieu et l'empire de la vertu, s'est *prêtée à l'iniquité;* elle a ôté au vice sa laideur, et à la vertu sa divinité. S'écartant des traditions du passé, elle a cru trouver dans des *voies nouvelles* ce que les sages de l'antiquité ont cherché dans l'étude des traditions; aussi ses travaux n'ont abouti qu'à des ruines. On se croyait destiné à faire une révolution dans les sciences et un progrès dans les arts, et en réalité, on n'a réussi qu'à détruire ce qui était, pour lui substituer un rêve, une utopie.

Il faut bien le reconnaître aussi, cette témérité a trouvé des encouragements et des admirateurs dans le monde des passions frivoles et dans les esprits où la foi a vu se dessécher le peu de racines qu'y avaient jetées les enseignements du premier âge.

Ces considérations ont fait sur notre esprit une impression difficile à détruire. En présence de notre faiblesse, et des choses sérieuses que nous avions à traiter, nous nous sommes demandé si nous ne faillirions pas dans la route : la réponse n'était pas douteuse.

Cependant, encouragé par le sentiment d'un devoir et les conseils de personnes amies, nous nous sommes décidé à livrer au public les notes de nos mémoires, qui ont trait à la vie de Mgr Flaget.

Massillon disait : « On peut appliquer à un certain nombre de nos auditeurs, ce que Joseph, devenu le sauveur de l'Egypte, disait par pure feinte à ses frères : Ce n'est pas pour chercher le froment et la nourriture que vous êtes venus ici, c'est comme des espions qui viennent remarquer *les endroits faibles* de la contrée. »

S'il se rencontrait chez quelques-uns de mes lecteurs, quelque chose de semblable, je les supplierais de tenir compte de mes efforts... Un homme de grand savoir peut perdre beaucoup sans s'appauvrir ; celui qui ne peut espérer qu'en comptant sur l'indulgence, est digne qu'on respecte ses la-

beurs... ; je les prierais de ne voir, dans cet Essai, qu'un hommage rendu aux vertus d'un grand homme, et le désir d'apporter aussi mon denier pour l'œuvre de régénération qu'on dit s'opérer ; la carrière a été ouverte par de grands talents, et, comme dans la construction d'un édifice, tous ne sont pas architectes, je m'estimerai heureux de pouvoir servir ceux qui bâtissent, en apportant ma pierre pour l'édifice...

Ce premier Essai a pour but de faire connaître sommairement les travaux du saint prélat.

Dans un second Essai, nous le suivrons dans ses voyages en Europe, qu'il appelait sa *voie triomphale*. L'on verra comment *cet habitant des bois et cet ami des sauvages* sut conserver, au milieu des cours et sur les marches des trônes, cet ascendant que la vertu donne, et cette urbanité naïve que l'humilité rehausse. L'esprit du prélat s'y révélera tout entier. Entretiens, causeries, discussions, appréciations des hommes et des choses, ressortiront tour à tour des diverses situations où l'ont placé les circonstances et l'accueil empressé des grands.

Les annales des Etats-Unis nous diront un jour ce qu'il a fait pour la prospérité, la civilisation et le bonheur des peuples qui lui furent confiés. Les annales religieuses du Nouveau-Monde auront aussi à constater sa part d'action et d'influence dans ce mouvement catholique qui s'est produit et déve-

loppé sous sa prévoyante et paternelle administration.

Dans un autre ordre d'idées, la piété, recueillant ses paroles et ses actions, énumérant ses travaux et faisant le dénombrement de ses vertus d'évêque et de prêtre, tracera la vie d'un saint de plus dans l'Eglise et sur nos autels ; si notre travail peut être de quelque utilité pour ce triple objet, nous bénirons la Providence de nous avoir donné le courage de l'entreprendre, et ce sera un motif de plus pour compter sur l'indulgence du lecteur.

Mgr Benoît-Joseph Flaget, évêque de Bardstown et de Louis-Ville, aux Etats-Unis d'Amérique, après soixante-deux ans de travaux, de luttes et de combats, a rendu son âme à Dieu, avec le calme et la sérénité d'une bonne conscience ; c'est ainsi que finissent tous les prédestinés ; c'est alors surtout qu'apparaît la *mansuétude divine*, qui permet que les saints ne meurent que pour se reposer de leurs travaux, *ut requiescant à laboribus suis* ; à eux seuls il est donné de *s'endormir dans le Seigneur*, comme l'enfant sur le sein maternel, parce que eux seuls savent que la vie n'est que l'apprentissage de la mort.

Savoir mourir, *apprendre à mourir*, quel paradoxe pour les *sages du monde ;* quelle folie pour ceux qui s'attachent à la vie !... Tel est pourtant l'objet de tous les vœux et le but de toutes les ac-

tions des saints... La sainteté est à ce prix. Aux yeux de la Religion, la vie n'est quelque chose que parce que la mort se trouve au bout; tous les saints ont pensé ainsi; depuis saint Paul jusqu'à nos jours, tous ont demandé d'être *délivrés* de la boue dont le corps est formé ; il y a plus, ils ont appelé *mort* ce que nous nommons la *vie*. En effet, le corps n'est pas autre chose que le cercueil de l'âme, et c'est ce qui explique pourquoi la *mort est un gain*.

C'est sous l'influence de cette pensée salutaire que Mgr Flaget débuta dans la vie; l'on en verra les conséquences dans l'histoire que nous allons retracer de ses travaux et de ses vertus.

Mais, comme nous l'avons dit ailleurs, qui pourra dire les travaux de soixante années de missions, dans un diocèse deux fois plus étendu que la France, et dans des contrées souvent inexplorées et toujours difficiles et périlleuses, à travers les lacs, les fleuves et les forêts solitaires...

Qui racontera dignement tous les prodiges qu'a opérés cet illustre *fondateur d'évêchés?*

Qui révèlera la vie de ce *faiseur de miracles*, qui a marqué la trace de ses pieds par d'innombrables créations?

Malgré les difficultés d'une pareille entreprise, nous essaierons de retracer quelques pages d'une vie qui intéresse, au plus haut degré, l'histoire et

la Religion; si nous restons au-dessous de notre tâche, nous trouverons notre excuse dans l'accomplissement d'un devoir...; nous paierons notre dette à la reconnaissance, en disant ce que nous avons vu et entendu, pendant qu'il nous honorait de sa confiance et de son amitié, en publiant les documents recueillis depuis quatorze ans, et en dotant l'histoire de l'Eglise des exemples de vertus dont nous avons été le témoin.

Les paroles et les actions d'un grand homme appartiennent à l'histoire; on jugera s'il mérite ce titre.

Les vertus d'un saint pontife appartiennent à la Religion, elle les réclame.

L'Auvergne qui l'a vu naître et s'en glorifie, a droit aussi à la manifestation d'une vie qui l'honore.

Pour les Etats-Unis d'Amérique, une si belle vie doit rester, comme un monument, dans les fastes de son Eglise; elle aussi doit avoir ses pères, ses docteurs, ses saints pontifes; voilà pourquoi elle demandera compte à l'Europe du *passage de ses saints*, revendiquant, comme son héritage, chaque parole tombée de leur bouche, chaque miracle opéré par leur puissante médiation auprès de Dieu.

ESSAI

SUR

MGR FLAGET,

ÉVÊQUE DE LOUIS-VILLE,

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

I.

SAINT Augustin répondant au comte Darius, qui le priait de lui envoyer son livre des Confessions, dit : « C'est une grande confusion de ne pas trou-
» ver en soi ce que les autres y louent ; les caresses
» de ce monde sont plus dangereuses que les per-
» sécutions. »

Cette pensée faisait les préoccupations journa-

lières de notre saint évêque ; il répétait souvent : « Avant d'être *grand, j'ai été petit, très-petit ; ma bassesse* m'appartient en propre, et ma *grandeur* à Dieu qui, *par sa grâce, m'a fait ce que je suis.* »

Un illustre publiciste de l'Allemagne, désireux de recevoir le saint évêque, lui écrivit une lettre avec cette adresse : *A Monseigneur de Flaget.* Voici la réponse qu'il en reçut :

« Je vous remercie, Monsieur, de tous les » témoignages d'affection et d'intérêt que vous me » donnez dans votre lettre... Nous passerons par » Munich, nous irons vous demander l'hospitalité; » vous recevrez, *en effet, un grand seigneur*, un » prince de l'Eglise... J'ai aussi des titres *par-* » *devers moi*, car je compte dans ma famille une » longue suite... de laboureurs. Je remonte donc » en ligne directe jusqu'à Adam qui, comme » vous savez, fut condamné à manger du pain à » la sueur de son front. Comme vous êtes le défen- » seur de la Providence, je vais vous fournir un » petit canevas pour une ode en son honneur.

» Je m'appelle tout *bonnement* Benoît-Joseph » Flaget ; je suis né à Contournat, petit village » relevant de la paroisse de St-Julien-de-Coppel » en Auvergne. Mon père était laboureur. Il mou- » rut jeune, et laissa des enfants en bas âge (1) ;

(1) Il n'était pas né lorsque son père mourut.

» ma mère le suivit de près dans le tombeau ; une
» bonne tante nous recueillit, et consacra le fruit
» de ses longues veilles à l'éducation des trois or-
» phelins...

» Je suis le plus jeune, et vous voyez que la
» Providence ne m'a pas trop maltraité... Les au-
» tres n'ont pas davantage à s'en plaindre. L'aîné,
» honoré du sacerdoce, a été assez heureux pour
» être jugé digne de vivre inconnu dans une pe-
» tite ville de sa province, où il exerce les fonctions
» pastorales. Le troisième est comme l'arbre *planté*
» *le long d'un ruisseau;* il voit avec bonheur
» croître autour de lui de nombreux rejetons, qui
» font la joie de sa vieillesse.

» Vous voyez, mon cher Monsieur, que la
» Providence a été pour nous une assez bonne
» pourvoyeuse, et que nous n'avons rien à envier
» à saint Basile, à saint Grégoire de Nysse et à
» saint Pierre de Sébaste, ces trois frères *mira-*
» *culeusement nourris* dans les forêts du Pont.
» Serons-nous saints comme eux ? Dieu le sait.
» Jusqu'à présent nous ressemblons assez à ces
» victimes couronnées de fleurs, que Dieu n'épar-
» gne que *pour qu'ils n'apprennent point la jus-*
» *tice*, comme il est écrit dans Isaïe (26, 10).
» Priez donc le bon Dieu pour nous ; je vous donne
» en échange, ainsi qu'à votre fils, tout ce que je
» puis donner, la bénédiction épiscopale. »

La tante dont il est fait mention quitta son village de Contournat pour se fixer dans la petite ville de Billom, afin d'envoyer au collége ses trois orphelins. Pendant leurs études classiques, ils ne cessèrent de donner l'exemple des vertus de leur âge. A l'exemple de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, ils restèrent unis, et ne connurent, comme ces deux illustres amis, *que deux rues de la ville ; l'une conduisant à l'église, l'autre au collége* (Saint Grégoire de Nazianze, or. 20).

Ses études classiques achevées, notre saint vit se réaliser la *pensée de toute sa vie*. Admis au cours de théologie, il se rendit à Clermont, où il passa deux ans. Il choisit pour directeur un sulpicien, recommandable autant par la sainteté de sa vie que par son zèle pour le salut des âmes. Nous avons déjà nommé le *père Bonnet*, mort au milieu de nous, il y a dix ans, dans sa quatre-vingt-dixième année. Son nom est le synonyme de toutes les vertus. Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de payer à ce saint prêtre le tribut de notre reconnaissance, pour les soins qu'il nous donna pendant nos études théologiques, et de nous faire l'interprète de plus de trois mille ecclésiastiques, qu'il a dirigés ou édifiés, pendant les soixante-trois ans de sa carrière sacerdotale dans la société de St-Sulpice.

Sur la fin de ses études théologiques, il eut à prendre une résolution importante, puisqu'elle a

décidé de sa vie tout entière. Il fit donc une neuvaine à *Notre-Dame-du-Port.* Il pria beaucoup pendant les neuf jours qu'il passa dans la retraite. Le neuvième jour, il fit la communion dans la Souterraine, et trois jours après il partit pour Paris, et fut reçu dans la société de St-Sulpice.

Les sulpiciens de Mont-Réal, au Canada, avaient eu beaucoup à souffrir des tracasseries du gouvernement anglais. Le clergé indigène faisait de son côté tout ce qu'il fallait pour rendre impossible l'établissement du séminaire de Mont-Réal; et, en cela, il ne faisait que servir à son insçu les vues de l'Angleterre, dont il détestait la domination.

Depuis bien des années, les sulpiciens ne pouvaient plus se recruter; leur établissement de Mont-Réal était donc devenu désormais impossible! La Providence, qui sait *tirer le bien du mal*, fit sortir des orages politiques de 90 et 91... un sentiment de justice du cœur du parlement anglais qui signifia au supérieur général qu'il pourrait envoyer au Canada autant de sujets qu'il le jugerait convenable.

Mgr Flaget fut un des *élus*. Les difficultés de la situation exigeaient des hommes prudents, dévoués et d'une vertu à toute épreuve; sa vie a prouvé qu'il était capable et digne de cette mission.

II.

La Providence ne ferme jamais ses deux mains à la fois. Pendant que la tourmente révolutionnaire obligeait les prêtres français à quitter le sol natal, l'Angleterre ouvrait à deux battants les portes de sa métropole et de ses colonies... Si les tombeaux avaient été inviolables, ils auraient pu aller, comme saint Cyprien, demander un asile aux morts. Mais cette dernière ressource manquait; il entrait dans les desseins de la Providence de montrer aux nations dissidentes ce que c'était que ces prêtres français proscrits, et de faire tomber des préjugés qui rendaient difficile le retour à la vérité... C'est de cette époque que date le retour de l'Angleterre et de l'Amérique aux traditions antiques et à la foi catholique.

Avant de s'embarquer pour l'Amérique, Mgr Flaget dut *visiter Paris*... M. Emery lui avait dit : Il faut qu'à votre arrivée *dans l'autre monde*, vous

puissiez dire ce qui se passe dans celui-ci ; parcourez donc les fabriques, faites-vous rendre compte des *industries parisiennes*, allez voir nos constituants surtout, car on vous en demandera des nouvelles, soyez-en sûr... Vous seriez mal venu, si vous paraissiez *ignorant de nos nouveautés*, et cette ignorance, à leurs yeux, serait un crime.

Il alla donc aux Champs-Elysées, où il *s'égaya beaucoup*, en voyant de bonnes gens battre des mains aux singeries des charlatans et des bateleurs ; il entra *dans le temple des lois*. Mais les législateurs lui *serrèrent le cœur*, et il se promit bien de ne pas *raconter aux Américains ce qu'il voyait dans ce moment*.

« J'en avais, dit-il, assez vu, et je serais rentré » avec plaisir à St-Sulpice, mais j'avais ordre de » voir un peu de tout. » Il parcourut donc rapidement les boulevarts ; il alla prendre l'idée d'un fort à Vincennes, et d'une grande ruine à la Bastille... Il traversa le Palais-Royal, où l'on *dansait*, et les Tuileries, où l'on ne *dansait plus*. Il entra à St-Roch pour pleurer un peu... Il traversa *rapidement* la rue St-Honoré, pour ne pas voir un meurtre, et alla sans s'arrêter jusqu'à St-Sulpice, d'où il ne sortit plus que pour quitter la France. Oh ! que ses pensées furent tristes ! Il laissait des parents, des amis, des frères. Qu'allaient-ils devenir?... qu'allait devenir aussi la Religion?...

MM. David et Badin, qui partaient avec notre saint, ne furent pas plus satisfaits de ce qu'ils avaient vu... Le premier fut poursuivi dans Paris par une troupe de jeunes bandits, aux cris de *ça ira*, et ne dut son salut qu'à l'intervention d'un marchand de papier qui lui offrit un asile dans sa maison. M. Badin fut moins heureux : entouré par des femmes en haillons, il dut subir, pendant une demi-heure, toutes les ignominies; propos obscènes, menaces de mort, mauvais traitements, rien ne lui fut épargné. Dès ce moment, il n'eut plus peur des sauvages de l'Amérique.

III.

Les trois amis, dans leur trajet de Paris au Hâvre, eurent beaucoup à souffrir. Etrange situation que la nôtre, me disait-il un jour... « Nous étions sur le sol de la patrie, dans un moment où on proclamait de toute part la liberté, et nous ne pouvions faire un pas sans courir des dangers. Nous avions hâte de quitter une terre que l'on disait la plus polie et la plus humaine de l'univers, pour aller demander un asile aux sauvages. »

M. David, naturellement craintif et timide, paraissait très-effrayé de la *grande tempête* qui se levait sur la France, d'autant plus qu'il y voyait la justice de Dieu faisant ses dernières sommations à une nation oublieuse et ingrate ; Mgr lui dit, pour l'*égayer un peu* : « Vous avez tort, mon cher, de
» le prendre sur ce pied-là, car je ne vois pas en-
» core apparaître la *grande force de Dieu* sur la
» France... Qu'entendez-vous dire par là, repartit
» M. David ?... J'entends parler des moucherons

» et des sauterelles. N'est-il pas écrit dans Joël : » *Locusta fortitudo mea magna*... Ah! reprit » M. Badin: Si vous aviez vu comme moi les saute- » relles *en haillons*, vous ne parleriez pas ainsi... » Hé bien ! je veux dire que lorsque Dieu *déploie* » *ses magnificences* dans ses châtiments, c'est pour » les rendre profitables. Car, quand il ne fait que » blesser, il ne guérit pas toujours, mais quand » il tue, il vivifie : *Occidit et vivificat.* » Mgr l'archevêque d'Aix, à qui il racontait ces particularités, *comme un souvenir de sa jeunesse*, le félicita de ce qu'il appelait son *grand courage*. Le bon vieillard répliqua : « *Le moins peureux des trois n'était pas celui qu'on pense*, car je dois le dire, mon cœur était à la gêne... La douleur autant que la crainte le tenaient si fortement *enserré*, que si ses bons et fidèles sujets ne lui eussent envoyé quelques gouttes de sang pour le rafraîchir, je ne sais ce qu'il serait devenu. » Le bon vieillard rit beaucoup, et l'assistance en fit autant.

En nous retirant, il me dit : « J'ai fait rire aux » dépens d'autrui ; j'ai lu quelque part cette his- » toire du cœur aux abois, et je m'y suis tellement » reconnu, que je ne l'ai plus oubliée. » Il est dans la vie de ces situations qui font époque, et que le poète a bien rendues par ces deux mots : *Meminisse juvabit.*

IV.

Iter facite ei qui ascendit super occasum. (Ps. 67, 5) : Laissez passer celui qui se dirige vers l'Occident. Après une navigation de soixante jours, notre saint toucha enfin cette terre du Nouveau-Monde, après laquelle il soupirait depuis longtemps. Nous dirons ailleurs les incidents de la traversée.

Encore élève au collége, il parlait souvent du Nouveau-Monde. Répétiteur des enfants Talmeuf, à Billom, il leur avait souvent marqué sur la carte les contrées de l'Amérique, où il désirait consacrer *ses forces et sa vie*... « Pourvu que la Providence le veuille, j'espère bien, leur disait-il, passer par *deux autres mondes*. »

Il resta quelque temps avec les sulpiciens de Baltimore, ainsi que M. David. M. Badin fut immédiatement envoyé au Kentucky, comme missionnaire.

Il fut chargé de la mission de Vincennes, où il

travailla pendant deux ans avec un zèle infatigable ; il avait à administrer une *paroisse* plus étendue que trois de nos anciennes provinces. Les stations disséminées sur cette vaste étendue rendaient son ministère extrêmement difficile. Dans un pays sans routes et sans communications, il n'avait souvent, pour s'orienter à travers les immenses forêts, qu'une seule ressource ; *pendant le jour, le ciel le guidait,* et la nuit, *il voyait du bout des doigts.* L'on sait que les arbres sont garnis de mousse sur l'écorce qui regarde le nord ; c'était sa boussole.

Son arrivée à Vincennes releva bien des courages abattus. La petite vérole y faisait de très-grands ravages : dans ces contrées, elle se présente souvent avec un caractère épidémique qui propage au loin ses ravages, c'est une espèce de choléra.

Les populations effrayées abandonnaient les campagnes pour se jeter dans les villes. Les malades manquaient souvent d'assistance, et les morts de sépulture.

Les esclaves surtout étaient réduits à l'abandon et au délaissement. Etant entré dans *une ferme* d'esclaves, il en trouva quatorze étendus sur la paille, dont dix étaient morts ou mourants, quatre survivaient, mais livrés au paroxisme du désespoir.

Laissons-le retracer lui-même cette scène d'horreur :

« Quand je pénétrai dans cette chambrée, je fus

» repoussé par une odeur cadavéreuse. Ceux qui » étaient morts, gisaient dans les ordures et les » déjections infectes ; je me hâtai d'exhorter les » mourants au repentir, et leur donnai l'absolu- » tion. Ceux qui vivaient encore, furent trans- » portés sous un hangar, pour les soustraire aux » influences mortelles. J'avais obtenu, à force de » promesses et de prières, l'assistance de deux es- » claves que je mis en réquisition ; ils m'aidèrent » toute la journée à *nettoyer* ces pauvres malades, » et à leur donner les soins que réclamait leur po- » sition.

» Le soir, nous creusâmes une fosse, et nous » rendîmes les honneurs de la sépulture à ceux qui » étaient morts depuis deux, quatre et six jours. »

J'ai pris au hasard un exemple sur cent, pour montrer notre saint missionnaire aux prises avec l'épidémie, pour mettre en relief l'héroïsme de sa charité, de son courage et de son dévouement.

Les nombreuses stations françaises disséminées sur le vaste territoire du district de Vincennes, n'avaient pas été épargnées par l'épidémie ; il se multiplia pour faire face à tout; il était partout, à l'exemple du divin Maître, *faisant des prodiges et du bien à tous*.

Un autre fléau, non moins redoutable, exerça son zèle et mit à l'épreuve *la témérité de son dé-*

vouement, pour me servir de l'expression du vénérable cardinal-archevêque de Bourges.

Depuis plusieurs années, les Indiens de l'ouest faisaient aux stations françaises une guerre d'extermination. L'Ohio et le Kentucky luttaient depuis trois ans, avec des chances de succès et de revers. Trois expéditions dirigées par les lieutenants de Washington avaient complétement échoué.

Le général Saint-Claire, en 1792, vint par sa défaite, ajouter aux désastres précédents. Près de 3,000 habitants de l'Ohio et du Kentucky avaient été égorgés; des villes, des stations, des fermes avaient été pillées et brûlées.

L'on comprend que, dans cet état de choses, notre saint missionnaire eut de grands dangers à courir et de grandes difficultés à surmonter, et qu'il lui fallut une constitution à toute épreuve pour résister à tant de fatigues. L'on sait comment il passait, des Européens aux sauvages, de l'homme libre à l'esclave, avec cette constante intrépidité que la foi seule peut inspirer; il la puisait dans sa confiance en Dieu, qui était sans bornes. Il disait: « J'avais une mission providentielle à remplir, et » je savais que Dieu ne commande rien qui soit » au-dessus de nos forces, et que s'il arrive que » la *tâche* les dépasse, sa grâce intervient alors; » et que ne peut-on pas, quand Dieu se met de la » partie? D'ailleurs, j'avais une carrière à four-

» nir ; j'avais un but, et il fallait y tendre à tout
» prix. Quand *la mort est un gain*, que sont les
» fatigues et les dangers ? Je dois à la bonté de
» Dieu de déclarer *que mon âme surabondait de*
» *joie*, dans les situations difficiles et périlleuses,
» non pas que je les bravasse en téméraire, mais
» bien parce que Dieu le permettait ainsi. »

V.

PENDANT les deux ans qu'il administra le poste de Vincennes, il ne cessa de se prodiguer; les rares instants de repos dont il put jouir sur la fin de 1794, furent consacrés à ce qu'il appelait la *refaite de sa conscience...* et à l'organisation spirituelle du district. C'est dans ces entrefaites qu'il fut rappelé à Baltimore et remplacé par M. l'abbé Rivet à Vincennes.

Son premier soin fut de recommander M. Rivet à la bienveillance du cher troupeau qu'il était obligé d'abandonner; il écrivit à cet effet des lettres aux principaux du district. Il fallait aussi se *soustraire aux manifestations:* il fit donc en sorte que ses lettres ne pussent être lues qu'après son départ.

Il revint à Baltimore, par la Nouvelle-Orléans.

Depuis plusieurs années, la noblesse de la Havane sollicitait du supérieur de Baltimore, l'érection d'un collége de sulpiciens. Le moment ayant

paru favorable, M. Dubourg fut chargé de cette mission conjointement avec MM. David et Flaget, *trois évêques en herbe*, selon l'expression de notre saint.

L'on comprend qu'avec des hommes aussi éminents par leur savoir que par leurs vertus, le collége de la Havane répondît à toutes les espérances, et c'est ce qui le perdit.

Le clergé indigène était éclipsé. La noblesse ignorante et jalouse, ne trouvant pas dans les *trois recteurs* des âmes façonnées à l'adulation et aux *condescendances*, suscita des obstacles; le vieux évêque de la Havane se laissa aller à de pernicieux conseils, et devint, à son insçu, l'instrument de la ruine du collége.

Mgr Flaget a toujours cru que les uns et les autres étaient l'instrument de la politique espagnole, qui redoutait l'influence de l'éducation donnée par des prêtres républicains.

Quoi qu'il en soit, les sulpiciens durent se résigner à quitter l'île. A son arrivée à la Havane, M. Flaget tomba malade; la fièvre jaune se déclara, et fit de si rapides progrès, qu'en peu de jours il fut réduit aux dernières extrémités.

Il demanda et reçut les derniers sacrements: une crise heureuse se déclara, et il fut bientôt hors de danger. Ses amis ayant voulu l'en féliciter, il répondit: « J'espérais bien mourir, mais puisque

» Dieu ne m'a pas jugé digne de cette faveur, il
» faut bien me résigner à la vie. »

Je lui ai souvent entendu dire : « C'est l'admi-
» nistration des derniers sacrements qui m'a rap-
» pelé à la vie. Je fus vivement impressionné par
» la magnificence qu'on déploya dans cette céré-
» monie. La croisée de ma chambre donnait sur
» une petite place ; l'on m'avait assis sur mon lit
» pour faire ma toilette, je pus voir arriver un
» magnifique baldaquin doré, traîné par quatre
» chevaux blancs ; un trône éblouissant s'élevait
» au milieu du baldaquin, et sur ce trône reposait
» le bon Dieu qui daignait me visiter. Le char
» était suivi d'une députation du corps de la no-
» blesse qui portait des torches allumées ; j'en fus
» vivement impressionné, et c'est à cette impres-
» sion que j'attribue la crise que l'on voulut bien
» appeler heureuse. »

VI.

La Havane est fortifiée comme Gibraltar; d'énormes masses de rochers en défendent l'approche, sans parler des trois ou quatre cents bouches à feu échelonnées dans le roc taillé.

Quand M. Flaget y aborda, il ne put se défendre d'un sentiment dont il avait peine à se rendre compte. *Cette île sera mon tombeau;* elle ne fut que le témoin de ses vertus...

L'on ne savait pas trop comment s'y prendre pour expulser des hommes dont on avait sollicité si longtemps et si vivement la présence à la Havane; on craignait une résistance dont ils étaient incapables; on redoutait surtout l'opinion publique qui était pour eux.

L'évêque de Cuba se chargea de trancher le nœud gordien; il menaça les sulpiciens d'interdit si, dans le délai *d'un mois*, ils ne s'étaient pas procuré des lettres de naturalisation.

Ils avaient besoin pour cela de communiquer avec la France qui était livrée aux horreurs de l'anarchie. D'ailleurs, ce délai d'un mois était dérisoire; réduits à l'impossibilité de faire ce qu'on leur demandait, ils prirent le parti de se retirer dans une maison particulière, en attendant que la Providence leur fournît les moyens de sortir de cette fâcheuse position.

Un jour qu'ils étaient sortis pour la promenade, on déposa dans leur chambre un sac de 6,000 fr., avec un billet ainsi conçu : « Quand le sac sera vide, remettez ce billet dedans, et rien ne vous manquera... »

Avec *cette providence*, MM. David et Dubourg purent effectuer leur retour à Baltimore. M. Flaget resta seul à la Havane, où il passa encore quelque temps, soit pour se remettre d'une légère recrudescence de fièvre, soit pour régler les affaires d'intérêts créées par la chute soudaine et inattendue du collége. Il vécut, sous l'interdit *à sacris*, allant chaque jour entendre la messe comme un simple fidèle.

On ne pouvait pas lui porter de coup plus sensible, cependant on ne l'entendit point se plaindre; son profond respect pour l'*autorité*, lui fit accepter cette disgrâce comme une épreuve à laquelle il se soumit avec une résignation qui n'a d'exemple qu dans la vie des grands saints.

L'évêque de Cuba, dont les facultés morales et physiques étaient notablement affaiblies par l'âge, mourut dans cet intervalle; les vicaires capitulaires désignés pour faire l'*intérim*, se hâtèrent de réparer ce qu'ils appelaient une grande injustice, en rendant à M. Flaget ses pouvoirs. Il disait : « Je fus accablé de *réparations d'honneur* et de » condoléances; le clergé, la noblesse, le peuple » surtout, me donnèrent, dans cette circons- » tance, des témoignages de regrets et d'affec- » tions auxquels je fus très-sensible; tous compre- » naient une faute à jamais regrettable, la ruine » du collége, mais c'était trop tard. »

VII.

J. SPALDING, dans son histoire du Kentucki, a commis une erreur quand il a dit que Mgr Flaget revint de la Havane à Baltimore avec ses collègues. Il a commis une omission en ne parlant point de ses deux années de séjour dans l'île de Cuba.

L'inconnu qui avait déposé les 6,000 francs dans la chambre de M. Flaget, était un riche propriétaire de la Havane; il ne savait comment lui témoigner sa reconnaissance... C'est très-facile, lui dit son bienfaiteur, restez avec nous et je serai votre débiteur; j'ai un fils qui a besoin de vos soins, je vous offre la même somme chaque année, constituée en rente viagère, à moins que vous ne préfériez le capital en biens fonds.

« Si j'étais venu en Amérique pour faire for-
» tune, reprit M. Flaget, je n'aurais pas pu ren-
» contrer mieux; mais j'ai un autre but, une
» autre ambition, celle de gagner des âmes à Dieu
» en sauvant la mienne.

» Cependant, comme je suis votre débiteur, je
» me chargerai de l'éducation de votre fils pendant
» tout le temps que je resterai ici, c'est-à-dire,
» jusqu'à ce que mes supérieurs me rappellent. »
Il passa ainsi deux ans à la Havane, et assista, à ses derniers moments, son bienfaiteur qui succomba à une longue et douloureuse maladie.

En 1798 il fut rappelé à Baltimore pour y enseigner les humanités, et emmena avec lui son jeune élève.

L'année suivante, le gouvernement de l'île, redoutant la contagion de l'esprit républicain, signifia à tous les parents dont les enfants étudiaient dans les colléges des Etats-Unis, leur rappel *immédiat*. Et, pour hâter l'exécution de cette mesure, il fit partir de la Havane une corvette de l'Etat.

La mère de notre jeune homme, qui tenait à ce que l'éducation de son fils s'achevât *sous les yeux* de M. Flaget, lui écrivit secrètement de ne pas se trouver à Baltimore lors du passage de la corvette. « Vous vous rappellerez, lui disait-elle,
» que vous avez promis à mon époux mourant, de
» ne pas délaisser son fils. Faites pour sa mémoire,
» pour sa veuve et pour son fils, ce qu'il aurait
» fait lui-même pour vous dans une circonstance
» analogue. Je vous ai donné tout pouvoir sur
» mon fils, excepté le droit de me le renvoyer. »

M. Flaget fut très-affligé de la position qui lui

était faite : il avait à éviter deux écueils. En se rendant aux désirs de sa bienfaitrice, il favorisait une *transgression, une fraude ;* si, au contraire, il se conformait aux ordres du gouvernement de la Havane, il contristait profondément une famille qui lui avait donné des témoignages d'une confiance et d'un dévouement sans bornes.

La reconnaissance l'emporta ; il s'enfonça dans l'intérieur des terres, sous prétexte de faire connaître à son jeune élève les principales villes de l'Etat de Baltimore.

Un an plus tard, une corvette fut envoyée de nouveau à Baltimore pour prendre le jeune homme, avec menaces, s'il ne se rendait pas, de confisquer ses immenses domaines.

M. Flaget était lié d'amitié avec un médecin de la Havane, homme plein de probité et de religion ; il le chargea d'accompagner son jeune élève et de le ramener à sa mère. Cette excellente femme aurait voulu que M. Flaget eût accompagné son fils, dans l'espoir de le déterminer à achever son éducation, ce qui ne put avoir lieu. Depuis ce jour elle n'eut plus de rapport avec M. Flaget.

VIII.

Professeur au collége sulpicien de Baltimore, M. Flaget sut se concilier l'estime et l'affection générale. Ses élèves avaient en lui une confiance sans bornes ; pour exciter leur zèle il forma dans l'établissement deux académies : l'une avait pour objet l'étude de la religion, l'autre avait pour but d'utiliser les promenades et les récréations...

L'on a souvent dit que les maîtres n'avaient pas de meilleurs juges que leurs élèves. Si cela est vrai, comme je le pense, l'on pourra juger par le trait suivant, du degré d'estime et d'amitié dont il jouissait au collége de Baltimore.

Il y avait au collége de Baltimore, des catholiques et des protestants ; au nombre de ces derniers étaient deux orphelins, dont le père, lieutenant de Washington, avait été tué par les sauvages dans la désastreuse campagne de 1792... M. Flaget, qui était chargé de la direction des élèves, les avait conduits en promenade ; chemin faisant, il leur ra-

contait des *histoires d'Europe dont ils étaient très-avides*. Cette fois, la conversation tomba sur *Notre-Dame-de-Lorette;* il leur fit l'historique de ce mémorable sanctuaire. Ses paroles furent accueillies par *les deux orphelins* avec un sourire d'incrédulité qui l'affecta vivement... Ils ne s'en tinrent pas là : du dédain ils en vinrent aux sarcasmes; c'en était trop pour la piété du saint, il ordonna immédiatement la rentrée au collége, et ne parut plus aux récréations ni aux promenades de la semaine.

Les élèves comprirent les motifs de cette absence qui les affligeait, et ils résolurent une amende honorable de leur façon. Il fut décidé que les deux orphelins seraient laissés dans l'isolement le plus absolu... En classe, au réfectoire, en récréation, partout ils étaient isolés... Le recteur du collége mit tout en œuvre pour faire cesser cet état de choses, qui pouvait avoir des suites funestes : prières, menaces, corrections, tout fut inutile... *Les deux Caïns* restaient isolés... M. Flaget lui-même n'y put rien... Ils avaient arrêté que des excuses lui seraient faites par les deux coupables; ils y tenaient, et il fallut en passer par là...

Si l'on fait attention aux circonstances qui touchaient de près l'époque dont nous parlons, l'on sera plus à même d'apprécier cette discipline paternelle et affectueuse du collége de Baltimore.

Pendant les 22 années des guerres de l'Indépendance, les incessantes incursions des sauvages avaient répandu la crainte, le désordre et la confusion dans les Etats du nord et de l'ouest... Les généraux anglais, rivalisant de zèle avec les sauvages, avaient promené la torche et le glaive partout où la victoire ou la trahison leur avait ouvert un passage. Soixante mille colons étaient tombés morts sur les champs de bataille, ou avaient été égorgés dans les sacs des villes... Les corsaires et les pirates, unis aux croisières des oppresseurs, avaient anéanti le commerce des arrivages et le parcours des lacs et des fleuves; les routes infestées par les factieux et les partisans, étaient devenues impraticables; le numéraire, retiré, avait fait jeter sur la place une ruineuse émission de papier-monnaie.

D'autre part, les milices des Etats, habituées aux guerres de coups de main, faisaient payer chèrement leurs services aux villes et aux provinces dont ils étaient les libérateurs : de telle sorte que ces *sauveurs* étaient souvent plus redoutés que les oppresseurs étrangers dont on secouait le joug.

Les lois étaient sans autorité et les citoyens sans garantie. Jusqu'à l'héroïque et mémorable résolution de l'acte d'indépendance, il n'y avait eu ni ensemble ni unité dans les moyens comme dans le but; de là le désordre et l'anarchie... C'était un

spectacle bien triste, que celui d'un peuple qui avait à lutter contre la formidable puissance d'un maître implacable, et à se défendre contre ses propres excès. Les vieilles milices de la France et de l'Espagne vinrent fort à propos pour rétablir un peu l'ordre dans les cités et la discipline dans les camps.

La paix de 1782, qu'on aurait pu très-justement appeler *le traité de guerre lasse*, avait laissé aux Américains la triste consolation de pleurer sur d'immenses ruines... A l'autorité royale, succéda la *royauté de l'indépendance*. Il y eut alors aux Etats-Unis, comme toujours et partout, des exigences et des prétentions impossibles. Les partisans de l'indépendance absolue, pour être battus dans le congrès, n'en jetèrent pas moins dans les esprits un germe d'*indépendance privée*, qui en a fait le peuple le plus indiscipliné et le plus *méprisant* de l'univers.

Avec de tels éléments, il fallait à M. Flaget les vertus éminentes qui lui ont fait décerner, de son vivant, le titre d'apôtre du Nouveau-Monde, pour ranger, sous la paternelle discipline de l'obéissance, une jeunesse ardente qui portait la fierté jusqu'à ses dernières limites.

IX.

Comme preuve de la puissance de la vertu sur les cœurs, je citais le trait qu'on vient de lire, à un ancien collègue universitaire ; il me répondit : Que le maître ait du bon sens, et les élèves un peu de raison, et ça doit suffire *pour opérer ce miracle*...

Je lui répondis : Il faut que ces deux qualités soient bien rares chez *vous*, pour qu'on n'y voie jamais de semblables miracles. Mon ancien collègue trouva ma réponse un peu brusque ; j'en fus bien fâché, mais c'était dit...

Un peu de raison !... Et que dit-elle cette raison ? ou plutôt que ne dit-elle pas ?...

Elle disait à M. Villemain, ministre et grand-maître, que l'enseignement, tel quel, était la plus *sûre garantie de l'ordre et de la liberté.*

Elle disait à M. Cousin, pair de France et gouverneur de la banque des capitations fiscales, que

le catholicisme avait un poison lent dans le ventre, qui pourrait bien lui laisser encore deux ou trois siècles d'agonie.

Elle disait à M. le duc de Broglie, dans son rapport sur l'article 17 du projet de loi sur l'enseignement, que les évêques et les séminaires étaient à trois siècles de distance des colléges universitaires : nous serions curieux de savoir ce qu'en pense aujourd'hui l'honorable ex-pair.

Elle disait à M. Hippolyte Passy (et nous l'avons entendu) que les jésuites avaient fait plus de mal à la France que n'en avaient fait ou n'en pourraient faire les plus mauvais temps de notre histoire passée et future, et que l'Université était le plus *ferme appui de la Religion et du trône*...

Il est bien vrai que la raison disait tout le contraire à MM. Beugnot, de Vatimesnil et Montalembert ; mais qu'est-ce que cela prouve ?

Il est bien vrai aussi que le pieux et savant Augustin Cauchy déclarait, à cette même époque, au nom de la justice, de la science et de la *raison*, que l'ostracisme décrété contre les communautés religieuses était un attentat à la science positive et aux études réfléchies ; mais qu'est-ce que cela prouve encore ?...

A mon avis, cela prouve qu'il n'y a pas de pires aveugles que ceux qui s'obstinent à ne point voir... Les mugissements de la montagne annoncent que

ses flancs sont embrasés ; voilà ce que dit la raison... alors gare la lave... Et cette lave, composée des écrits de Voltaire et de Diderot, de Cousin et d'Eugène Sue, passera sur les corps et sur les âmes avec un caractère de la justice de Dieu, tellement significatif, que l'on ne pourra nier que ce que nous venons de dire ne signifie quelque chose... Si le règne de Dieu ne doit nous arriver que par le règne du diable, comme disaient les fatalistes, que sa volonté se fasse... Car notre saint avait coutume de dire : Que tout ce qui vient de Dieu est bon, que son remède ne saurait être pire que le mal, puisqu'il ne traite que pour guérir... Quand la gàngrène est dans la plaie et le principe du mal dans le sang, il n'y a de recours que dans le *grand médecin ;* voilà ce que dit la raison.

X.

La constance des premiers chrétiens à confesser leur foi et à mourir pour elle, fit sur le philosophe Justin une si profonde impression, qu'il n'hésita pas à reconnaître dans l'héroïsme de leur constance, le principe de la vérité... Les stoïciens savaient raisonner, et les chrétiens savaient combattre et mourir : le Calvaire et les arènes lui en apprirent plus, en un moment, que le Portique, l'Académie et le Lycée ne lui en avaient appris pendant les années de ses laborieuses recherches de la vérité.

Saint Grégoire de Nazianze, aussi, avait pratiqué les écoles d'Alexandrie, d'Athènes et de Césarée ; et il n'y avait rien trouvé pour son âme abattue, ou plutôt il y trouva tout ce qu'il fallait pour l'amener aux pieds de la croix. C'est dans ce sens seulement qu'il faut entendre le bon effet des doctrines du dix-huitième siècle, dont le dégoût ramène aux doctrines vivifiantes et consolatrices du crucifié...

Ramener l'étude des sciences à la pratique des

vertus chrétiennes, fut le but constant des efforts de notre pieux et savant professeur. Chargé des conférences religieuses, il s'appliqua à démontrer l'inanité des doctrines *philosophiques*, et les malheurs qui en étaient la conséquence pratique..., non pas qu'il rendît la philosophie responsable des ruines qu'on avait faites en son nom, car il la considérait *comme la fille aînée de la Religion*, mais parce qu'elle servait de *masque aux conjurés contre Dieu et son Christ*... Il disait, dans une allocution aux membres de l'Association de la foi d'Avignon :
« Je comprends qu'un homme attaque un autre
» homme, qu'un parti combatte un autre parti ;
» je comprends même, jusqu'à un certain point,
» qu'un homme oublie Dieu ; il *peut avoir des rai-*
» *sons pour cela*, car, dans certains cas, la pensée
» de Dieu importune ; mais qu'un homme s'atta-
» que à Dieu, c'est ce que je ne comprendrai ja-
» mais; cet attentat suppose plus que de la fureur,
» plus que de la folie, il suppose la démence : car
» le combat est trop inégal... Or, pendant la der-
» nière moitié du dernier siècle, il s'est rencontré
» des hommes qui ont donné au monde, sous le
» patronage de la philosophie, cet effrayant spec-
» tacle. Ah! croyez-le bien, je parle avec con-
» naissance de cause, nos sauvages auraient inventé
» un supplice nouveau pour châtier dignement ces
« blasphémateurs... »

Saint Jean a donné la raison de ces coupables extravagances, quand il a dit : Celui qui n'aime pas, ne connaît pas Dieu, car Dieu est charité : *Qui non diligit non novit Deum, quoniam Deus charitas est* (Ep. 1, verset 8). N'aimant pas la chose signifiée, ils ont proscrit jusqu'au mot qui la désignait...

Heureuses les mères dont les enfants ont un tel maître !...

XI.

Il écrivit à M. Bonnet pour lui demander ses conseils au sujet de sa promotion à l'épiscopat ; il en reçut cette réponse :

« Il ne vous est pas plus permis de refuser l'é-
» piscopat qu'il ne vous l'était de le demander :
» votre devoir est d'obéir, rien de plus, rien de
» moins... Si comme vous le dites, vous manquez
» des vertus qui font les évêques, travaillez à les
» acquérir : mais obéissez. »

Ceux qui ont connu M. Bonnet n'auront pas de peine à reconnaître ici son style. Il pensait du reste comme M. Emery : les sulpiciens de Baltimore étaient pour l'opinion contraire... Et les uns et les autres avaient raison... La négative était fondée sur les règles constitutives de la société de St-Sulpice, qui interdit à ses membres toute promotion ecclésiastique... MM. Bonnet et Emery disaient à M. Flaget : « En restant sulpicien vous ferez beaucoup
» moins de bien qu'en acceptant l'épiscopat ; or,

» notre société n'a pas d'intérêts distincts de ceux
» de la Religion : vous devez donc vous décider pour
» le parti du *plus grand bien...* »

M. Flaget répondit : « S'il était possible de
» concilier l'honneur de l'épiscopat avec le titre et
» les droits acquis de sulpicien, les motifs de ma
» résistance disparaîtraient en partie : j'ai acquitté
» bien des messes pour mes confrères défunts ; j'ai
» des droits acquis à leurs prières, et je ne sau-
» rais me décider à les sacrifier. »

Cependant, on négociait à Baltimore et à Rome; Mgr Carrol persistait dans son choix, et Pie VII lui vint en aide en envoyant les bulles de l'évêque de Bardstown...

Le bon M. Flaget ne put se résigner à être évêque ; il quitta l'Amérique sur la fin de 1808, et vint à Paris pour supplier son supérieur-général de ne pas consentir à son élévation.

Pour toute réponse, M. Emery lui signifia de se rendre à son poste, sous peine de désobéissance au Pape. Dès lors, *il n'hésita plus*, *il baissa les épaules et accepta le fardeau ;* il obtint néanmoins de ne pas être retranché de la société de St-Sulpice, dont il continua à faire partie : cette exception à la règle ne fait pas moins honneur à celui qui en fut l'objet qu'à M. Emery, qui procura, par ce moyen, aux Etats-Unis, un grand saint et un grand évêque...

XII.

Les anciens sages avaient bien enseigné la modestie, mais ils l'avaient très-rarement mise en pratique. L'un d'eux avait dit : *Ama nesciri*, aimez à être ignoré, et il passa sa vie à conquérir la popularité, pour arriver aux honneurs.

Cette maxime païenne en passant dans la doctrine chrétienne, a reçu la consécration du baptême ; elle fut désignée par un nom jusqu'alors inconnu, l'*humilité*.

Saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme, saint Augustin et saint Chrysostôme n'avaient pas agi autrement que M. Flaget. Pour se soustraire aux honneurs de l'épiscopat, on les a vus s'exiler ou se cacher dans les solitudes, et ne céder qu'aux impérieuses nécessités ou à des ordres qui n'admettaient point de résistance, car l'obéissance est la compagne inséparable de l'humilité.

Après deux ans de luttes et d'angoisses, il dut

se résigner à l'épiscopat. Dès lors, il employa tous ses moments à préparer les moyens de son retour de Paris à Baltimore. Il trouva dans MM. Dérigaud, Bruté et Chabrat des compagnons dévoués, qui lui rendirent de très-grands services : le premier, comme instituteur d'un ordre de Frères des écoles ; et le second, comme coadjuteur de l'évêché de Bardstown; le troisième a été nommé évêque de Vincennes.

Ses amis de France le pressaient de se faire sacrer à Paris. « Non, répondit-il, je tiens à recevoir mon sacre de celui qui *m'a forcé d'être évêque* ; c'est à celui qui m'impose la charge de me donner les grâces pour la bien remplir. » La cérémonie eut lieu à Baltimore, le 4 novembre 1810, le jour de la fête de saint Charles Borromée, qu'il s'était proposé pour modèle.

Son premier soin fut d'écrire à M. Badin, prêtre administrateur de Kentucky, pour lui annoncer les motifs de son acceptation et sa prochaine arrivée.

« Si l'épiscopat, lui dit-il, ne m'avait présenté
» que les difficultés de la peine et de la pauvreté,
» je n'aurais pas provoqué tant de bruit avant
» d'accepter : la Providence m'y a précipité...; il
» ne m'allait pas de chercher à repousser le joug...
» Dieu semble exiger que je courbe la tête et que
» je souffre qu'on y place le fardeau, lors même

» qu'il devrait m'écraser... Hélas! si je restais
» longtemps à considérer ma faiblesse, mon es-
» prit s'affaiblirait tellement, que je ne serais pas
» capable de faire un pas dans la longue voie qui
» est ouverte devant moi... Pour soutenir mon
» courage, je suis obligé de me rappeler que
» je ne me suis pas introduit moi-même dans
» cet auguste ministère, mais que tous les su-
» périeurs que j'ai sur la terre m'ont forcé de
» l'accepter. »

A ses hésitations, on pouvait le juger tout autre qu'il n'était... ; elles avaient leur principe dans sa modestie et dans son désir de vivre ignoré...; mais une fois évêque, on le vit se redresser et entrer dans la voie qui lui était ouverte, d'un pas ferme et résolu... Depuis lors, il ne douta plus de lui-même, parce qu'il rapportait tout à Dieu. L'on sait ce que ce cri sublime : *Dieu le veut!* a produit d'héroïsme, dans les temps de foi et de dévouement; c'est qu'il y a au fond de ce cri un principe capable d'opérer les plus grands prodiges. Quand on peut dire à Dieu comme Samuel : *Vocasti me, ecce adsum :* Vous m'avez appelé, me voici, l'on peut tirer *de l'eau des rochers arides, et traverser les mers sur un manteau*, ou marcher sur les eaux comme tous ces *anciens fous du bon Dieu*, pour me servir de l'expression d'un grand serviteur de Jésus-Christ. Ce que nous allons dire de notre saint sera la démons-

tration pratique de ces grandes vérités chrétiennes que le siècle dernier a méconnues, et que notre âge tend à réhabiliter, comme l'unique planche de salut qui reste après des efforts désespérés.

XIII.

L'HIVER de 1811 fut très-rigoureux aux Etats-Unis. Ce fut un premier obstacle au départ de Mgr Flaget, pour se rendre dans son diocèse.

Les cardinaux dispersés et le Pape en exil, n'avaient pu lui *prêter assistance*. Le trajet du Hâvre à Baltimore avait épuisé ses ressources, en sorte qu'il se trouvait *sans le sou*, comme il l'écrivit à M. Badin... Les catholiques de Baltimore se cotisèrent...; il fit un emprunt de 2,000 fr. Le vénérable archevêque de Baltimore, Mgr Carrol, *lui donna sa bénédiction*, et il se mit en marche... après six mois d'attente.

Les dépenses de voyage ne devaient pas s'élever à moins de 500 livres sterling (500 louis.)

De son côté, M. Badin avait organisé une souscription dans le Kentucky pour subvenir aux frais du voyage de Louis-Ville à Bardstown ; mais les catholiques étaient si pauvres, qu'il fallut y renoncer, conformément aux ordres du saint évêque, qui lui dit:

« Plutôt que d'occasionner le plus léger murmure,

» j'aimerais mieux faire le voyage à pied. Vous
» avez bien fait de renoncer à la souscription, cela
» aurait pu m'aliéner l'affection de ce bon peuple;
» il n'est point de sacrifice auquel je ne me résigne
» pour la sanctification de mon troupeau; mon
» temps, mon travail, ma vie même sont consa-
» crés entièrement à cet objet, et quand j'aurai
» fait tout cela, je dois dire encore que je suis un
» serviteur inutile, je n'aurai fait que ce que j'é-
» tais obligé de faire. »

La petite caravane, composée de neuf personnes, partit de Baltimore le 3 mai, et arriva le 22 à Pittsbourg, ce qui fait dix-neuf jours de marche, à travers des montagnes rocheuses, escarpées, couvertes de bois.

M. David, épuisé par ses missions du Mariland, était incapable de faire le voyage à pied. Le bon évêque lui procura un cheval; il disait à M. Badin :
« Je ne pense pas que d'aller à pied, ce soit déro-
» ger à la dignité d'évêque; voilà pourquoi vous
» nous verrez arriver *piquant* devant nous le bon
» père David; vous n'avez pas, sans doute, de
» Lafontaine pour nous *fabuliser*, et en auriez-
» vous un que nous n'en ferions pas moins comme
» je vous l'annonce. »

Arrivé à Pittsbourg le 22 mai, il s'embarqua sur l'Ohio le 24... Un bateau plat les descendit en treize jours à Louis-Ville, où les attendait le vénérable M. Badin. M. David raconte ainsi la naviga-

tion : « Le bateau sur lequel nous descendîmes
» l'Ohio devint le berceau de notre séminaire et
» de notre église du Kentucky. Notre cabine était
» à la fois la chapelle, le dortoir, la salle d'étude
» et le réfectoire. Un autel était dressé avec des
» caisses, et orné aussi bien que possible. L'évêque
» fit un règlement pour fixer tous les exercices,
» et dans lequel chaque chose avait son moment
» indiqué. Le dimanche, après la prière, chacun
» allait à confesse et recevait la communion. »

Comme nous l'avons dit ailleurs, ce bateau plat portait *César et sa fortune*. Le saint évêque ajoutait : « *Le bon Dieu m'a fait évêque*, c'est à lui
» de pourvoir à notre voyage... Vous m'appelez
» votre seigneur; eh ! mon Dieu, monseigneur
» tant qu'il vous plaira; mais vous feriez mieux
» de m'appeler *Mons sans fonds*. Dieu en soit
» loué. Les apôtres étaient comme nous, avec
» cette différence qu'ils ne devaient rien. »

Il écrivait à M. Badin : « Dieu m'est témoin
» que je ne recherche pas les richesses; j'aimerais
» mieux mille fois mourir que d'être esclave de
» cette passion. Moins nous posséderons des biens
» de ce monde, plus nous serons à l'aise. »

Le calme plat n'est pas moins dangereux que la tempête. L'embarras des richesses appauvrit ; le désir de les conserver ou de les accroître soulève des tempêtes dans l'âme. Pour se sauver, il faut décharger le vaisseau, et jeter à la mer ce qui a

tant coûté à acquérir, et ce qui coûte encore plus à sacrifier, voilà pourquoi il s'estimait heureux dans sa pauvreté... Il ajoutait : « Nous n'avons aucun » sacrifice à faire. Nous ne manquerons point du » nécessaire, et quand il suffit, l'on est très-riche. » Je ne sache pas que les apôtres soient morts de » faim ni de froid... Les lys des champs et les petits » oiseaux sont abondamment pourvus. N'est-ce pas » une garantie suffisante? » (Lettre à M. Thavenet.)

Depuis que nous savons que *pauvreté n'est pas vice*, nous avons pu dire avec Salomon : Mon Dieu, ne me donnez point de richesses, accordez-nous seulement le nécessaire pour nous tenir sous votre dépendance.

Ces maximes vont à bien peu de gens, elles font suite aux *folies de la croix*. Voilà pourquoi cet amour de la pauvreté qui est la vertu nécessaire des saints est si peu comprise ; cependant les apôtres en ont donné l'exemple ; les premiers chrétiens les ont imités. Tous les grands évêques, tous les saints illustres l'ont enseignée et pratiquée.

Dans le monde, beaucoup sont pauvres, parce qu'ils n'ont pas assez. Beaucoup plus le sont parce qu'ils n'ont jamais assez, c'est ce qui a fait dire à saint Augustin : *Paupertas in animo et non in sacculo*. C'était bien aussi la pensée de notre saint, *qui aurait mieux aimé mille fois mourir que d'être esclave de la passion des richesses...*

———

XIV.

Mgr Flaget écrivait à M. Badin : « J'arriverai
» à Louis-Ville aux dépens de la charité des catholiques de Baltimore. Le reste du voyage jusqu'à Bardstown se fera à vos frais. En faisant la route à pied, il y aura des économies ; nous en ferons aussi sur nos estomacs, sans les priver toutefois du confortable nécessaire... Mais il est des dépenses nécessaires, indispensables; faites-en votre affaire... Mon cher Badin, sans vous, on n'aurait jamais pensé à me faire évêque... Pour alléger vos obligations, je laisse à Baltimore neuf caisses de livres et un domestique qui m'offre ses services gratuitement. »

Le 4 juin, ils atteignirent Louis-Ville, où les attendait l'excellent M. Nérinckx, qui les escorta jusqu'à Bardstown, où ils arrivèrent le 9..., et dans la soirée du 11..., ils s'installèrent à Saint-

Etienne... dans la résidence de M. Badin..., qui était composée ainsi qu'il suit :

Une cabane en bois pour l'évêque, une autre pour M. David, et une troisième pour les gens de la suite. Un des missionnaires n'y trouvant pas de place, fut obligé de se loger dans le galetas de cet étrange palais épiscopal, qui avait pour ameublement un lit, six chaises et deux mauvaises tables. Quelques planches étayées au moyen de deux échelles de cordes formaient la bibliothèque, et servaient d'étagère.

La cuisine du palais était parfaitement en rapport. M. Badin avait écrit à l'évêque pour mettre à sa disposition tout ce qu'il possédait au Kentucky. L'évêque lui répondit : « En bonne justice, l'on ne » peut donner que ce qui est à soi. Vous ne pou- » viez faire davantage, qu'en me donnant ce qui » n'est pas à vous. Cependant vous avez trouvé » moyen de me donner plus que vous n'aviez, puis- » que vous vous êtes donné vous-même. Pouviez- » vous pousser plus loin l'abnégation et le désin- » téressement ? Rassurez-vous donc, mon cher » Badin, nous acceptons avec reconnaissance » votre pauvreté. Il ne reste plus rien à donner » quand on s'est donné soi-même, à l'exemple » de notre divin Maître... ; notre mission com- » mencera dans l'étable de Bethléem, plaise à » Dieu qu'elle finisse sur la croix. »

A la nouvelle de l'arrivée de l'évêque à Saint-Etienne, les catholiques y étaient accourus de toutes parts, pour assister à son installation qui eut lieu conformément au rite romain... La chapelle de Saint-Etienne, élevée par les soins et le zèle du vénérable abbé Badin, sur un terrain libre, était ombragée par de jeunes arbres sous lesquels un autel fut dressé; les fidèles, à genoux sur le gazon, chantaient des cantiques. Les femmes, vêtues de blanc, étaient rangées sur les deux côtés de l'autel, et chantaient alternativement; autour de l'autel étaient venus se placer, en tenue de chœur, les révérends Badin, Fenwick, Wilson, Tuite, Nerinckx, O'Flynn, ainsi que M. David et le prêtre canadien qui avait accompagné l'évêque... M. Chabrat qui n'était encore que diacre, était chargé de régler l'ordre de la cérémonie... Après l'aspersion de l'eau bénite, l'évêque, en habits pontificaux, fut conduit processionnellement à la chapelle.

Il était six heures du soir, lorsque la cérémonie fut terminée, et beaucoup de fidèles étaient à jeûn, parce qu'ils avaient espéré assister à la messe de l'évêque et recevoir la communion de sa main...

Avant de rentrer dans sa cabane, l'évêque voulut bénir ce bon peuple; il leur adressa quelques paroles de félicitations et d'encouragement, qui furent accueillies par de vifs sentiments de joie et de reconnaissance. L'enthousiasme fut à son comble,

lorsqu'il prononça ces paroles : « Mes enfants, » j'espère que vous serez contents de moi; ma » vie vous appartient tout entière ; je vous ai » aimés avant de vous connaître; vous reconnais- » sant pour mes enfants, vous m'appellerez votre » père; laissez-moi vous faire tout le bien qui est » dans mon cœur, car je sens que je vous aime... »

Mme de Causan, supérieure des dames françaises du Sacré-Cœur à Rome, se faisant l'écho des bruits qui circulaient, le félicita de sa promotion à l'archevêché de Bordeaux. Il lui répondit en rappelant les paroles qu'on vient de lire; il ajouta : « Après avoir dit à mes catholiques américains » que *ma vie leur appartenait tout entière*, pour- » rais-je, sans crime, les abandonner ?... Non, » non, Madame; j'ai vécu au milieu d'eux cin- » quante ans; j'espère bien leur consacrer ce qui me » reste de vie et de forces, et les bénir encore en » mourant. »

Le dimanche suivant, il alla célébrer le saint sacrifice dans la *cathédrale* qui se trouvait à un quart de lieue de Bardstown; c'était une baraque en bois, ouverte à tous les vents et très-rarement fréquentée, et par conséquent dépourvue des choses les plus indispensables au culte. Cette extrême misère de la maison de Dieu, loin de le décourager, ne fit que donner un nouvel essor à son zèle.

XV.

PLACÉ au milieu de cinq Etats et de deux immenses territoires, c'est-à-dire dans le centre de la moitié occidentale des Etats-Unis, *sans argent*, *sans connaissances*, *sans domicile*, *et ne connaissant que très-imparfaitement la langue anglaise*, ayant à diriger des émigrations allemandes *qu'il ne comprenait pas*, il fallut à Mgr Flaget tout ce que la Providence avait mis en lui d'espérance et de foi, pour ne pas se laisser décourager.

Le Kentucky et le Tennessé qui formaient la circonscription de son diocèse, comptaient environ 15,000 catholiques, disséminés dans ces deux Etats qui n'ont pas moins de six cents milles de longueur, sur quatre cent vingt-cinq milles de largeur. Ils étaient servis par quatre trappistes et deux prêtres réguliers.

Les trois autres Etats et les deux territoires étaient moins bien dotés... Les cinq ou six mille catholiques français qui s'étaient fixés sur la rivière Saint-Laurent près du lac des Hurons, n'avaient

qu'un seul prêtre ; c'est à peine s'il pouvait les visiter une fois par an...

Au poste de Vincennes, sur le Wabush, non plus que dans l'Ohio, il n'y avait point de prêtres résidants... Les nombreuses stations disséminées sur cette vaste étendue des Etats, et qui ne pouvaient, à cause de leur éloignement, former un centre commun d'assemblées, étaient entièrement abandonnées.

Il semble qu'en présence de tant de difficultés, Mgr Flaget eût dû se renfermer dans l'administration des deux Etats de sa juridiction... C'était plus qu'il n'en fallait pour l'absorber, s'il n'eût été qu'un homme ordinaire. Mais il se *sentait redevable à tous, du salut dont il était dépositaire.* Il aborda donc toutes les difficultés à la fois, sans se laisser intimider par les considérations de sa propre faiblesse. Il comptait sur Dieu ; il se jeta avec confiance dans ses bras, et il ne se retira point pour le laisser tomber.

Il trouva au Kentucky quelques églises ou chapelles, dont deux étaient en briques et inachevées; les autres étaient en bois et grossièrement construites. Du nombre de ces dernières, était celle de Bardstown, sa *cathédrale*. Le Tennessée qui était sans prêtres, était aussi sans églises... En 1837, il n'y avait encore qu'une seule église; encore n'avait-on pas pu lui attacher un prêtre résidant.

Quand un prince veut faire une tournée dans ses

Etats, ou une excursion hors du royaume, il règle les affaires de la nation, de telle sorte que son absence ne puisse lui être nuisible. C'est ce que fit Mgr Flaget. Avant de commencer les visites de son immense diocèse... il confia à M. David l'administration spirituelle, et la direction du séminaire qu'il avait établi à St-Etienne, et qui commença par les trois jeunes gens qu'il avait emmenés de France.

Sur la fin de novembre 1811, M. Howard céda sa belle plantation de St-Thomas. Cet homme de Dieu avait travaillé pendant seize ans à l'établissement qu'il légua par testament à l'évêque. Sa veuve a pu voir se développer, sous ses yeux, cet établissement qui prend rang aujourd'hui parmi les institutions florissantes de l'Europe. Elle est morte à l'âge de 95 ans, honorée et bénie par tous ceux qui ont été les témoins de ses vertus, et l'objet de ses soins assidus et de sa tendresse maternelle. L'évêque, le clergé et les séminaristes, l'appelaient leur mère. L'évêque surtout conserva toujours pour elle les sentiments du respect et de la tendresse filiale ; il la consultait souvent, et jamais il ne fit de changement notable dans la *résidence*, sans son consentement exprès.

Le bon évêque l'appelait la mère des prêtres de St-Etienne, et elle lui donnait le nom de fils... Il disait à cette occasion : « Quand je suis venu au » monde, mon père n'y était plus ; je ne me rap-

» pelle de ma mère qu'une chose... Lorsqu'elle
» voulait m'endormir, elle me faisait réciter un
» *Pater* pour les défunts. J'ai retrouvé l'un et
» l'autre en Amérique; ils m'ont nourri, vêtu,
» logé; ils m'ont assisté de leurs conseils et enri-
» chi de leurs biens... O sainte Providence, que
» vos voies sont mystérieuses! »

Le séminaire de St-Etienne, transféré à St-Thomas sur la fin de 1811, prit le nom de grand-séminaire. Les élèves moins avancés restèrent à St-Etienne, qui eut pour succursale une école élémentaire ou préparatoire...

Il passa ainsi dix mois à régler l'administration intérieure de son diocèse. Il voulut ensuite tracer son itinéraire, et l'ordre de ses missions dans le Kentucky, l'Ohio, le Michigan, l'Indiana, le Missouri et chez les Illinois : tous ces Etats se trouvaient naturellement sous sa juridiction, comme étant le seul évêque de toute cette partie occidentale des Etats-Unis... Ainsi, pour bien remplir la tâche qui lui était imposée, il avait à parcourir un terrain trois fois plus grand que la France. Cette tournée comprenait tout l'espace qui sépare les sources de Mississipi, des lacs du Canada, et c'était en apôtre qu'il devait entreprendre toutes ces courses : car il n'avait absolument rien, si ce n'est les bénédictions dont le combla le vénérable archevêque de Baltimore, auxquelles il joignit un *pon-*

tifical portatif, principale richesse de sa chapelle épiscopale. Cependant, au milieu de ce dénûment, il était riche d'espérances.

Cette espérance, il la communiqua à son clergé, qui se crut dès-lors capable de tout entreprendre. Pendant les quelques mois qu'il vécut avec eux à St-Etienne, il s'appliqua à leur tracer par ses exemples, un règlement de vie, qui devait assurer le succès de leurs missions et de son apostolat.

XVI.

L'**EXEMPLE** est de toutes les prédications la plus persuasive et la plus efficace ; voilà pourquoi « on
» le vit toujours à la tête de ses missionnaires, par-
» tageant leurs travaux, stimulant leur zèle de la
» parole et de l'exemple. Il visitait régulièrement
» les diverses paroisses de son diocèse, les formant
» à la piété et se montrant toujours le père de son
» peuple. Ses paroles étaient toujours pleines
» d'onction et d'une douceur divine à laquelle il
» était impossible de résister. Homme de Dieu
» et rempli de l'esprit de prière, il *transvasait* ses
» propres sentiments dans l'esprit et le cœur de
» ceux à qui il s'adressait... Toujours respecté et
» honoré, son clergé et son peuple le chérissait
» comme un père. Il se réjouissait avec ceux qui
» étaient dans la joie, et pleurait avec ceux qui
» étaient dans la tristesse. » (*Histoire du Kentucky, par J. Spalding.*)

Avec des qualités si éminentes, faut-il s'étonner des prodiges qu'il opéra : cet éloge lui fut décerné de son vivant, et unanimement applaudi par les catholiques et les protestants. L'on doit dire à la louange de ces derniers, qu'ils l'assistèrent dans plus d'une occasion difficile, et qu'ils lui offrirent toujours une hospitalité généreuse et empressée. Ami de Mgr de Cheverus, il sut comme lui se concilier l'estime générale, sans distinction de croyances.

Dans les immenses voyages qu'il entreprit pour connaître son troupeau, il était souvent seul...; il donnait aux stations dispersées, des missions pendant la semaine. Le dimanche, il se trouvait dans une église paroissiale, où l'on se rendait de 20 à 30 milles... Lui-même avait quelquefois 20 lieues à faire pour être à la station centrale, où il était annoncé huit jours à l'avance, pour les exercices du dimanche. Le *jour du repos* lui apportait toujours un surcroît de travail qui commençait avant le jour, et ne se terminait pas toujours avant la nuit... Il confessait jusqu'à onze heures ou midi, pour disposer les fidèles à la communion. La messe, la prédication, les offices du soir, et puis encore des confessions pour la communion du lendemain, telles étaient les occupations du dimanche.

Pendant les quatre ans qu'il employa à parcourir le Kentucky, il lui est fréquemment arrivé de ne

déjeûner qu'à deux, trois et quelquefois quatre heures du soir.

« Il le fallait bien ainsi, me disait-il. Nos bons catholiques venaient de loin, à travers les forêts, bravant les fatigues et les dangers. Comment voulez-vous que j'eusse le courage de penser à moi, en voyant tant de zèle et tant de foi... Combien, parmi eux, n'avaient rien pris depuis vingt-quatre heures, pour se disposer à la communion... D'ailleurs, ajoutait-il en riant, pendant les exercices il *n'y avait que les bêtes qui mangeaient...* » Voici l'explication de cette plaisanterie :

Comme les fidèles venaient de loin, chacun avait sa monture : maîtres, domestiques, esclaves, tous venaient à cheval ; les enfants même avaient le leur. La facilité de les élever dans les vacants ou dans les forêts, a multiplié à l'infini la race chevaline aux Etats-Unis. Le nombre diminuera dans les proportions de l'occupation du sol, par les habitants ; il n'y a que ces deux moyens de rapprocher les distances... Comme primitivement, les églises étaient bâties sur des *terrains neutres* et isolés ; l'on avait prévu les besoins du pacage pour les chevaux qui étaient échelonnés aux arbres des forêts ; pendant que les fidèles suivaient les exercices du culte chrétien.

Le lundi, il reprenait sa course des stations : son seul temps de repos était celui qu'il passait à

cheval. Il arrivait fréquemment que, pour cause de maladie ou de voyages au-delà des mers, ses prêtres étaient obligés de suspendre ou de cesser l'administration de leurs districts que séparaient quelquefois une distance de plus de *cent milles*. Alors c'était à l'évêque à y pourvoir en personne, et Dieu sait combien ce surcroît de travail, de courses et de fatigues mettait à l'épreuve ses forces et son courage : mais il avait un but, et il fallait, répétait-il souvent, y tendre à tout prix; il ajoutait : « Je ne pouvais faire un meilleur emploi de toutes mes forces qu'en les faisant servir au salut des âmes et à la gloire de celui qui me les a données. Là seulement est le secret de cette force qui m'a toujours soutenu au milieu des plus grandes fatigues et des plus pénibles épreuves. » (*Mémoire au Pape.*) (1).

Sur la fin de 1814, il avait évangélisé tout le

(1) Dans les voyages à travers les forêts vierges de l'Amérique, on rencontre presque à chaque pas d'épaisses broussailles, des racines entrelacées aux branches, qui s'inclinent jusqu'à terre; des arbres entiers déracinés par la vieillesse et par les vents, entassés çà et là comme d'infranchissables remparts; puis, comme le soleil ne peut pénétrer sous ces voûtes de feuillage, il y fait si humide, le sol est si glissant, que jamais on n'y met un pied sûr, et qu'on fait presque autant de chutes que de pas. (*Lettre du R. P. Cziwtkowietz, supérieur général des Rédemptoristes, en Amérique.*)

Les vents déracinent quelquefois les arbres en masse. (*Idem.*)

Kentucky ; il consacra environ quatre ans à cette tournée ; la moisson fut riche... Il rentra à Bardstown, la *joie dans le cœur* et *les mains pleines d'espérances*. Il avait tracé, sur son passage, de larges sillons, où il avait semé la parole de vie ; elle fructifia , puisqu'elle a produit cette puissante organisation diocésaine, d'où sont sorties les vertus qui font fleurir la piété chrétienne au Kentucky...

Son retour fut célébré au séminaire de St-Thomas, par un salut solennel du Saint-Sacrement. M. David fut chargé, au nom de tout le personnel, de lui faire les condoléances d'usage sur les privations et les fatigues qu'il avait endurées, et les dangers qu'il avait courus pendant ses longues courses.

Dans le cours de cette tournée, il avait échappé à un grand danger...

Il traversait, au déclin du jour, une grande forêt : tout-à-coup il sentit son cheval trembler sous lui ; il serre le mors et se dresse frémissant. Ses flancs battaient avec une violence extrême : effrayé de cet accident imprévu, il voulut descendre ; mais le pauvre animal, ordinairement si docile, ne lui en laissa pas le temps ; il se précipita à travers la forêt avec un soufflement de narines qui *faisait peur*... Plusieurs fois, les branches d'arbres labourèrent les mains et la poitrine du cavalier ; c'était là le plus grand danger... Arrivé dans un fourré d'arbres séculaires, il n'eut d'autres ressources que de diriger

à grands efforts la pauvre bête sur un énorme sapin où il alla donner de la tête avec tant de fureur, qu'il fut lancé à plusieurs pas par le contre-coup.

Il le crut mort, et la peine qu'il en éprouvait lui fit oublier un instant les dangers qu'il avait courus. « J'essayai, disait-il, de le relever; impossible, il fut saisi d'un tremblement convulsif qui ne laissait plus d'espoir. Cependant j'étanchai comme je le pus le sang qui coulait d'une large plaie sous l'œil; je lui tins pendant un quart d'heure un linge mouillé sur la tête; enfin, au bout d'une heure, le calme revint, mais il restait sans mouvement... Alors je me mis à pleurer. Je ne devrais pas le dire, mais enfin je pleurai, et ça me fit du bien.

» J'avais laissé mon pauvre serviteur pour m'asseoir sur une branche d'arbre abattue par le vent; je revins vers lui, je lui adressai la parole, et, à ma voix, ses yeux s'ouvrent et il me regarde; je ne puis dire ce que ce regard produisit en moi. J'essayai encore une fois de le relever, je l'encourageai du geste et de la parole; il se dresse enfin, et, quelques instants après, je pus le mener en laisse. Le lendemain il était gai comme à son ordinaire.

» J'avais à me rendre compte des causes de cet accident; j'allai visiter le lieu où le cheval avait pris peur, et j'y trouvai un serpent qui se dressait contre moi: je l'abattis d'un vigoureux coup de fouet. Ce fouet vous fait rire; mais, en Amérique,

il remplaçait alors l'éperon. Je comprends qu'il irait mal à un évêque de France ; quand on voyage à travers les forêts d'Amérique l'on a souvent besoin de cet instrument... D'ailleurs, il n'y a pas chez nous de *Monseigneur*, et nous voyageons ordinairement en habit séculier. Il faut bien reconnaître aussi que le fouet du cavalier américain n'est que la cravache primitive. » Ces réflexions, faites avec un ton d'amabilité que nous ne pourrions rendre, égayèrent beaucoup l'assemblée. Avons-nous besoin d'ajouter que nous ne sommes qu'un écho affaibli, et qu'il faudrait une plume plus exercée que la nôtre pour rendre tout ce qu'il y avait de laisser-aller, d'abandon et de charmes dans la narration de cet aimable vieillard ? Fussions-nous à la hauteur de notre sujet, que nous dirions encore : *Ah ! si vous l'aviez entendu !*

XVII.

Pendant qu'il parcourait en apôtre le Kentucky, il ne perdait pas de vue la résidence de Saint-Thomas. L'on a vu qu'il donna ses premiers soins à la fondation d'un séminaire de Saint-Etienne, qui fut transféré à Saint-Thomas l'année suivante. La pauvre chapelle de cette résidence ne suffisait plus à l'affluence des catholiques, non plus qu'aux solennités du culte pour former les jeunes lévites.

Il eut donc à entreprendre la construction d'une église en briques ; le vénérable supérieur de Saint-Thomas fut chargé de la direction des travaux.

Bâtir une église, et n'avoir point d'argent, était chose assez difficile. M. David fit part à l'évêque de son embarras. « Allez toujours, lui répondit-» il, je vous assure que rien ne vous manquera.
» — Mais, Monseigneur, à moins d'un miracle, il
» n'y a pas moyen de mener à fin une entreprise

» si au-dessus de nos ressources...— Eh bien! mon
» cher David, s'il faut des miracles, Dieu sait les
» faire... Nous sommes dans la situation de l'Eglise
» naissante de l'ancien monde, et vous savez bien
» que Dieu n'en fut point avare... Dieu donna à
» ses apôtres le don des langues, il vous donnera
» le *don des arts et métiers*. Vous n'avez pas ou-
» blié ce que faisaient les enfants d'Israël pour re-
» lever leurs murailles et leur temple... Eh bien!
» il faut que ce miracle se renouvelle à Saint-Tho-
» mas... »

Ces paroles avaient été dites en présence des directeurs et des élèves... Elles furent accueillies avec enthousiasme... L'on fit un règlement pour *ordonner* les travaux et les occupations de la journée dont une partie était consacrée à l'étude et l'autre au travail des mains.

Il était beau de voir cette jeunesse ardente et dévouée abattre les arbres des forêts, fabriquer la brique, faire le mortier et servir les maçons, puis passer à *l'étude de la divinité* avec un zèle et une application que l'esprit du dévouement chrétien peut seul inspirer.

Avaient-ils, pour suffire à tant de travaux, une subsistance assurée?... M. Badin nous apprend qu'ils *avaient l'eau à discrétion*, et que le reste était à l'avenant... Les moments qu'ils pouvaient dérober aux études et aux travaux de l'église étaient

employés à la culture du jardin ; c'était leur récréation ordinaire.

C'était aussi en partie leur ressource ; la plantation de Saint-Thomas avait un certain nombre d'esclaves qui étaient insuffisants au gros du travail ; en les donnant, M. Howard avait dit : « Mon » cher évêque, ces gens-là vous seront plutôt un » embarras qu'un secours, mieux on les traite » moins ils travaillent : il semble qu'ils sont faits *au* » *rebours* des autres hommes... quant à moi, je » suis à bout de ressources. »

L'évêque, pendant ses voyages en Europe, eut souvent l'occasion de s'expliquer sur l'affranchissement des esclaves, et toujours il en revenait aux paroles de M. Howard : *les esclaves sont faits au rebours des autres hommes*. Il ajoutait : « En Eu- » rope, on traite la question de l'esclavage comme » beaucoup d'autres, sans une suffisante connais- » sance des choses... Je n'ai rien négligé pour les » élever à la dignité de l'homme ; j'ai parlé à leur » esprit, à leur cœur ; j'ai tenté tous les moyens » et j'ai toujours échoué : il y a des exceptions, » mais elles sont rares ; pour eux, la liberté c'est » la misère et ses suites... D'ailleurs, je les crois » plus heureux que la moitié des travailleurs d'Eu- » rope... Pour eux la liberté n'a point de sens... » Ils sont abondamment pourvus des choses né- » cessaires à la vie ; ils n'ont à s'inquiéter de rien,

» et il faut convenir qu'ils s'accommodent parfai-
» tement de cet état passif.

» Ce qu'il y aurait à faire pour améliorer le sort
» des esclaves, le voici : ne jamais séparer l'homme
» de sa femme, et les enfants de leurs parents ;
» c'est le seul moyen de faire naître parmi eux
» l'esprit de famille... Tant qu'il n'existera pas,
» l'émancipation ne sera qu'un malheur de plus,
» ajouté au malheur de leur condition. Sans esprit
» de famille, il n'y a pas de société possible ; les
» sauvages sont dans de toutes autres conditions
» de civilisation, et cependant on ne les civilise
» point ; il y a là un profond mystère ; mais j'ai
» vu les choses d'assez près et assez longtemps,
» pour me permettre d'affirmer qu'il n'est pas
» plus possible, pour le moment, d'affranchir uti-
» lement les esclaves que de civiliser les sauvages ;
» cependant, si j'étais appelé à donner officielle-
» ment mon avis, je garderais le silence, dans la
» crainte de me tromper. »

Il insistait toujours dans ses rapports avec les maîtres d'esclaves, pour qu'ils les traitassent comme des chrétiens et des frères... *Si la correction est nécessaire, châtiez-les comme vos enfants... dans leurs intérêts et non pas dans les vôtres. Si la correction n'a pour but que de les rendre meilleurs, elle est légitime ; si, au contraire, elle se propose un intérêt, elle est anti-chrétienne ; dans le premier*

cas on les traite en père, dans le second on les traite en bêtes... Et ce sont des chrétiens ! !

Ce que les esclaves de St-Thomas ne voulaient ou ne pouvaient pas faire, incombait donc aux prêtres et aux lévites du séminaire. Bientôt fut élevée l'église de St-Thomas, qui a 60 pieds sur 30 de largeur. Dès ce moment le culte catholique y déploya la solennité de ses fêtes, qui attirèrent un grand nombre de catholiques et de protestants.

Le séminaire s'éleva de la même manière, ainsi que l'église et le couvent de Lorette. « A la lon-
» gue, nous sommes parvenus, dit M. David, Dieu
» aidant, à bâtir un séminaire de 30 pieds carrés;
» le second étage, qui est un galetas, sert de
» dortoir et peut contenir 35 personnes. Il est ha-
» bitable en hiver. Nous avons pu donner l'hos-
» pitalité à douze personnes appartenant à la suite
» de l'évêque de la Louisiane (Mgr Dubourg).
» Nous l'attendons encore avec ses trente-trois
» nouveaux compagnons; ils seront difficilement
» logés, mais nos cœurs se dilateront à la joie, et
» ces bons missionnaires feront avec nous un ap-
» prentissage de la vie apostolique. » *(Relation de M. Badin.)*

XVIII.

En 1812, le séminaire de St-Thomas comptait déjà une douzaine de séminaristes (1), dont deux seulement pouvaient payer annuellement la somme de 50 livres... Le nombre eût été plus grand, si les ressources de l'évêque lui avaient permis de recevoir tous ceux qui étaient dans les conditions d'admission; mais la pauvreté *étreignait l'institution dès son enfance*. Cependant Dieu veillait sur elle, et sa Providence ne permit pas que ses hôtes tombassent dans le besoin des choses nécessaires à la vie (2).

Lorsque plus tard les ressources de l'établissement se furent accrues, par l'industrie et le travail des prêtres et des lévites laboureurs, terrassiers, maçons, etc..., l'on put admettre à St-Thomas un plus grand nombre d'étudiants; mais plusieurs

(1) Rapport au Pape.
(2) Lettre de M. David.

furent *infidèles à leur vocation*. La facilité qu'ils avaient de se distinguer dans le monde, et d'y faire fortune avec les talents acquis à St-Thomas, devint pour eux une tentation violente.

Il ne faut pas perdre de vue l'état de ces contrées lorsque Mgr Flaget y arriva : il n'y avait point de collége, point d'établissement d'études sérieuses; l'appât des richesses, un désir ardent de faire fortune y avait attiré des hommes de commerce et d'industrie ; l'agriculture était livrée aux émigrants, que la misère avait chassés de l'Europe. C'est parmi ces derniers que se recrutèrent les premiers élèves du séminaire... D'anciens colons, dont le travail suffisait à l'entretien de leurs nombreux enfants, consentirent aussi à donner quelques membres de leur famille, mais toujours à la condition qu'ils seraient entièrement à la charge de l'évêque.

Dans cet état de choses, il fallait s'attendre à des déceptions... Le monde faisait sentinelle à la porte de St-Thomas : le barreau, la magistrature, les lettres, le journalisme demandaient à grands cris des sujets... Les séminaristes de St-Thomas étaient circonvenus, on leur montrait une carrière ouverte, assurée; leurs parents, flattés de cette perspective, les encourageaient à la défection, et le bon évêque en était souvent pour ses frais d'éducation.

Néanmoins, il ne se laissa point décourager; mais, pour obvier à ces graves inconvénients, il fit

contracter aux parents ou aux élèves des engagements, pour ce qu'il appelait *les éventualités;* ils devaient, dans le cas où ils n'entreraient pas dans les ordres sacrés, rembourser au séminaire une partie des frais de leur entretien et de leur éducation. Ces engagements ne furent pas toujours remplis, mais ils contribuèrent à diminuer les moyens de séduction.

C'est le propre des saints de trouver remède à tout; il disait : « *Ces enfants que j'ai nourris et » qui m'ont abandonné* pourront contribuer dans » le monde aux progrès de notre sainte religion » par leurs exemples et leurs vertus. Je prévois » même que plusieurs, revenus de leurs illusions, » viendront demander à notre cœur paternel un » pardon qui leur est assuré. Ne vous découragez » donc point, mon cher David, jusqu'à présent » tout nous a assez bien réussi pour ne pas désespérer de ces jeunes gens... Quand ils viendront » vous voir, recevez-les toujours avec votre bienveillance ordinaire. Je doute qu'avec les principes » qu'ils ont reçus au séminaire, ils puissent tenir » longtemps dans le monde. Nous faisons tout ce » qu'il est raisonnablement possible de faire, Dieu » fera le reste. » (Lettre, 1815.)

Ses *prévisions* se sont réalisées; plusieurs rentrèrent au séminaire, et rachetèrent par leur dévouement aux fatigues de l'apostolat, les égare-

ments d'une jeunesse séduite; il les comparait à ces soldats qui ont lâché pied pendant le combat, et qui ne peuvent plus vivre si on ne leur assigne le poste le plus périlleux pour y vaincre ou mourir.

De ce nombre était un jeune Américain, qui réunissait à un haut degré toutes les qualités physiques et morales. Comme le premier roi des Hébreux, il *dépassait de la tête* la plus belle jeunesse du Kentucky, et son intelligence était à la hauteur de sa stature. *Saül* tomba pour s'être attribué l'office de sacrificateur, et lui pour l'avoir dédaigné... Il abandonna la théologie pour suivre la carrière du barreau; l'évêque eut la douleur d'échouer dans plusieurs tentatives pour le retenir à Saint-Thomas; *il avait une expérience à faire*, et il la fit... Il ne tarda pas à être connu... Il fut nommé avocat du congrès, et atteignit la célébrité qu'il ambitionnait.

Cependant, au milieu de ses triomphes, il *n'était pas heureux*; sa conscience l'accusait...; il tomba malade; la maladie faisant des progrès, il sentit se réveiller les sentiments de la piété qui l'avait *rendu heureux* pendant les années de ses études à Saint-Thomas...; il fit vœu de suivre sa première vocation s'il guérissait, et il est aujourd'hui la gloire de l'Eglise par sa science, et le modèle des prêtres par ses vertus...

XIX.

Par ce que nous avons dit, l'on peut se faire une idée de la prodigieuse activité qu'il déploya. Le Kentucky parcouru, évangélisé pendant quatre années consécutives... L'église de Saint-Thomas, le couvent, l'église de Lorette et le séminaire élevés par enchantement pendant cette première période de son apostolat, sont autant de témoins de son zèle intelligent. A l'entendre, il n'était *presque pour rien* dans cette révolution pacifique qui remuait et renouvelait l'état du Kentucky; il attribuait à ses collègues les succès inespérés qui avaient couronné les travaux de son épiscopat. Tantôt c'était M. David, son *maître maçon et son architecte,* qui avait fait miraculeusement *sortir de terre* les édifices dont nous avons parlé...; tantôt c'était M. Badin qui lui avait *préparé les voies et disposé les cœurs...*

C'était M. Chabrat qu'il appelait son *intendant des finances,* qui avait su, par la sagesse de son administration, procurer les ressources nécessaires... et pour ne point laisser de recours aux prétextes

d'une modestie exagérée ; il disait : « L'on fait tou-
» jours honneur au général en chef d'une bataille
» gagnée, et souvent il doit ses succès au courage
» et à l'intelligence de ses lieutenants. Ainsi c'est
» moi qui ai tout fait au Kentucky, comme si j'a-
» vais pu entreprendre tant de choses sans les con-
» seils, le dévouement et le concours empressé
» de mes zélés et pieux collègues. »

Ces quatre années de missions consécutives dans le Kentucky ne firent que donner un nouvel élan à son zèle ; nous allons le suivre dans les Etats du Tennessé, de l'Ohio, du Michigan, de l'Indiana, des Illinois et du Missouri ; nous le verrons donnant partout des missions, organisant des stations, fondant des églises, laissant partout sur son passage les traces de l'homme de Dieu ; nous laisserons à ceux qui en ont été les témoins, le soin de raconter les détails de cette course de géant ; il suffira, au but que nous nous sommes proposé, d'indiquer rapidement les points du sol sur lesquels il posa le pied, et qu'il arrosa de ses sueurs... Nous n'oserions pas affirmer si c'est à cette époque qu'il faut rapporter le trait qu'on va lire et que nous lui avons entendu fréquemment raconter...

« La fièvre cérébrale qui sévissait dans le nord-ouest de l'Amérique, et qui faisait de nombreuses victimes, nous forçait à des courses fréquentes et lointaines pour *administrer les malades*. Depuis cinq semaines, ni moi ni mon clergé n'avions pu

prendre un seul instant de repos... Je revenais d'une course de 30 milles, il était minuit, le besoin de repos l'emportant sur tout autre, je me mis au lit. J'y étais depuis une heure, lorsqu'on vint m'annoncer que M. *** était malade, et qu'il demandait l'évêque pour entendre sa confession... Mais vous vous trompez, répondis-je à l'exprès, je l'ai vu hier, et il était très-bien portant... L'envoyé insiste, et je pars. Après avoir traversé les forêts l'espace de 24 milles, j'arrivai tout endormi à la ferme de M.*** que *je trouvai à table*. Que le bon Dieu vous bénisse, lui dis-je... Appeler un prêtre pour voir un homme à table, c'est moins que raisonnable. — Pas autant que vous le pensez, *évêque Flaget*.. (Les Américains ne s'expriment pas autrement). Je veux me confesser. — Mais on ne meurt pas aussi bien portant que vous l'êtes; le service de votre table annonce que vous êtes loin de défaillir. — Pas si loin que vous le pensez... Le ton de sa réponse me frappa, et je compris qu'il fallait changer de langage avec un homme qui me paraissait avoir l'imagination fortement frappée... J'entendis donc sa confession qu'il interrompit fréquemment par des soupirs et des larmes. Je compris alors que la grâce agissait puissamment sur son cœur, et je commençai à croire à quelque chose d'extraordinaire. Je dis la messe, et lui donnai la communion.

» Après avoir rempli mon ministère, j'allai prendre un peu de repos. A sept heures, je fus réveillé

par des cris lamentables, je me levai précipitamment, et le premier objet qui se présenta à mes regards, fut un cadavre mutilé; je ne saurais rendre compte de l'impression qu'il fit sur moi. Je n'osais point interroger la famille sur les causes de cet événement tragique; j'appréhendais même de les connaître lorsqu'un esclave m'expliqua tout...

» M. *** avait une sœur malade depuis quelques années; il s'était levé de grand matin pour aller tuer dans un marais des canards sauvages dont la malade avait envie; l'esclave qui l'avait accompagné s'était blotti à quelque distance de son maître, à l'affût dans les roseaux. Tout à coup l'esclave entend un cri perçant, c'était celui de M.*** qu'un sauvage venait d'assommer pour lui enlever sa carabine. »

M. *** avait rendu de très-grands services aux églises du Kentucky; sa maison était ouverte aux missionnaires, et sa bourse à tous les malheureux; il était depuis longtemps lié d'amitié avec Mgr Flaget; sa mort fut donc une perte pour la religion et un très-grand sujet de chagrin pour son ami. Chrétien de cœur et ami de la religion, il en avait négligé les pratiques; mais Dieu, dit en terminant Monseigneur, qui a promis de ne pas *laisser tomber dans les ténèbres* les chrétiens qui l'aiment dans ses pauvres et dans ses ministres, lui avait ménagé le pressentiment de sa fin, comme une dernière grâce de salut...

XX.

En 1815, il reprit le cours de ses missions. Il commença par l'*Indiana*. L'on se rappelle qu'en 1791 il avait été nommé au poste de Vincennes, qui est la principale station de cette province, et que pendant deux ans il l'avait parcourue en missionnaire; l'on se rappelle aussi les regrets que causa son rappel à *Baltimore*, et les moyens qu'il prit pour faire agréer M. *Rivet*, son successeur. Vincennes était alors occupé par M. Olivier qui faisait sa résidence à la *Prairie du Rocher dans les Illinois*; c'étaient deux Etats qu'avait à desservir M. Olivier ; il se donna une peine incroyable pour disposer les catholiques à la visite de l'évêque... C'était le premier qu'ils voyaient dans ces contrées ; il eut donc beaucoup à faire pour préparer son peuple à la confirmation, les enfants à la première communion, et les adultes aux indulgences attachées au passage de l'évêque...

Son entrée à Vincennes fut *un triomphe*. Les po-

pulations accouraient de loin pour voir leur *ancien* pasteur : ce fut pour lui un très-grand sujet de joie, *de revoir ses chers enfants*; il serra dans ses bras le bon M. Olivier, en leur disant : Je vous ai donné *un pasteur selon le cœur de Dieu*, et je vois bien qu'il vous a nourris de la *science et de la doctrine* (Jérémie, 3). Pour moi, je suis toujours votre *pasteur*..., car je *vous connais*, et vous ne m'avez pas oublié (*Jean*, 10)... Oui, catholiques de Vincennes, je le dis avec bonheur, vous êtes *les brebis de mon bercail : Greges pascuæ meæ homines estis* (Ezéchiel, 34).

Il ne pouvait rappeler sans émotion les témoignages de dévouement dont il fut l'objet pendant les trois semaines que dura la mission de Vincennes; les anciens surtout, avec lesquels il avait été en rapport, lui *donnèrent toute sorte de consolations pour son ministère*, en sorte que tout se passa à Vincennes comme en famille ; il dit de cette mission, « qu'elle fut la plus abondante en consolations, et la plus riche en bons résultats (1). »

Pour conserver le souvenir de la mission, les catholiques de Vincennes promirent à l'évêque de prier pour lui chaque jour; en sorte que dans chaque famille, à la prière du soir, il y avait une part de prières pour *l'ancien pasteur de Vincennes*.

(1) Rapport au Pape.

Il passa de Vincennes dans le *Missouri* et chez les *Illinois*. Saint-Louis fut le point choisi pour les travaux de la mission... M. Olivier augurait mal du succès, le peu d'empressement des catholiques avait jeté le découragement dans son âme. Mgr Flaget ne concevait pas de meilleures espérances; cependant il continua les exercices avec la même régularité et le même zèle qu'il avait coutume de déployer dans les missions les plus suivies...

Il disait à M. Olivier : « Nous ne répondons pas
» à Dieu du succès de nos travaux, c'est à lui de
» les rendre efficaces; il faut donc, à Saint-Louis
» comme à Vincennes, travailler avec confiance...
» Je crois même que lorsqu'on nous verra attacher
» une grande importance à notre mission, malgré
» *l'indifférence et les froideurs*, on sera touché
» de notre persévérance. »

C'est ce qui arriva... *La grâce de Dieu finit par toucher les cœurs*. L'on vit alors arriver en foule à St-Louis les colons des stations dispersées; les catholiques de la ville rivalisèrent de zèle avec leurs frères des stations, et *la moisson finit par être abondante*.

Il évangélisa successivement les paroisses de St-Charles, du Partage-des-Scioux, de Florissant, etc... « Partout il eut à bénir Dieu des
» grâces abondantes qu'il répandait dans ses
» courses apostoliques, car ses travaux furent

» partout couronnés des plus heureux succès (1). »

Du Missouri, il passa chez les *Illinois*. Les paroisses de Kahokias, de la Prairie-du-Rocher, de Kaskakias, etc., l'attendaient avec impatience; il en avait reçu plusieurs députations, qu'il accueillit avec une extrême bonté; il les chargea d'annoncer à *tous ces braves gens*, qu'il passerait au milieu d'eux le plus de temps dont il pourrait disposer, mais que pour faciliter ses travaux, ils eussent à *préparer les voies de Dieu... Il fut pris au mot*, car *lorsqu'il arriva, la mission était faite au trois quarts*. Dès les premiers jours, les confessions furent si nombreuses, que l'on ne put consacrer que très-peu de temps aux prédications. Tous les jours il y avait des *communions générales*. La cérémonie de la confirmation faisait la clôture de chaque mission; les Illinois s'y portèrent en masse.

Pour se reposer de ses fatigues, il se mit immédiatement en marche pour *Ste-Geneviève;* il repassa le Mississipi, et dès le soir même de son arrivée, il commença sa mission. Les dissidents de Ste-Geneviève ne furent pas les moins empressés à se rendre aux prédications de l'évêque... On les crut d'abord *des gens envoyés pour explorer les endroits faibles de la contrée;* mais leur assiduité, leur tenue et leur recueillement dissipèrent bientôt

(1) Rapport au Pape.

ces appréhensions : plusieurs d'entre eux demandèrent à être admis dans le sein de l'Eglise.

Il y eut aussi, de la part des catholiques, des retours qui contribuèrent au succès de la mission de Ste-Geneviève. *Les aveugles recouvrèrent la vue, les paralytiques marchèrent et les morts furent ressuscités...* La grâce pénétra si avant dans les cœurs, que les femmes firent fondre leurs colliers et leurs boucles d'oreilles, pour les transformer en croix et en chapelets : il n'y a que la grâce qui puisse forcer la vanité à de pareils sacrifices (1).

Après quatorze jours de missions à Ste-Geneviève, tous étaient *blancs comme neige, moins les nègres...* Le bon évêque ajoutait : « Et cepen» dant ils le devinrent. J'obtins des maîtres l'au» torisation de les réunir, et pendant les onze jours qui leur furent consacrés, nous ne fûmes occupés qu'à légitimer leurs mariages et à les arracher au libertinage; *ce qui jusqu'alors avait été presque inconnu dans le pays* (2).

Il y a en Amérique des rats de la grosseur de nos chats d'Europe; *ils sont très-friands de la chair humaine.* Des nattes étendues sur le plancher forment la couche des esclaves, et il arrive que,

(1) Rapport au Pape.
(2) *Idem.*

pendant la nuit, les rats leur mangent les orteils... Il a fallu, pour obvier à ces inconvénients, fixer des poulies au plancher pour suspendre leurs pieds pendant le sommeil, au moyen d'une corde. Plusieurs de ces esclaves demandaient à l'évêque si le *mauvais génie* viendrait leur manger les orteils après la mission. Il leur répondait qu'il y avait un autre mauvais génie bien plus malfaisant, qui leur rongerait la conscience après la mort, s'ils ne gagnaient pas la mission, *mors depascet eos*, et que c'était surtout contre celui-là qu'il fallait se prémunir; qu'il y avait dans l'autre monde un *ver rongeur*, qui ne leur laisserait de repos ni jour ni nuit,... s'ils ne vivaient pas chrétiennement. Tel était le genre de prédication qui réussissait parmi ces descendants déshérités des *enfants des hommes.*

Les habitants de *Bois-Brûlé*, qui était une ancienne émigration du Kentucky, ayant connu la présence de l'évêque à Ste-Geneviève, réclamèrent les secours de son ministère : ils avaient d'autant plus droit à cette faveur, que depuis plusieurs années, ils avaient été *privés de tous secours religieux* (1). La pauvreté avait été la sauve-garde de leur vertu, aussi étaient-ils restés fidèles aux pratiques de la religion. L'évêque fut si touché *de la*

(1) Rapport au Pape.

bonne tenue et de la piété de cette paroisse modèle, qu'il voulut s'y délasser pendant quelques jours. Il disait à ce sujet : « J'étais à Bois-Brûlé comme on » ne peut qu'être en paradis; je prêchais à des » convertis et je confessais des anges... Ma per- » sonne y était l'objet d'une vénération qui aurait » pu aller jusqu'à l'idolâtrie; plus d'une fois je » fus tenté de leur dire comme les *deux apôtres :* » Mais, mes enfants, *nous ne sommes que des* » *hommes*... Nous nous rappelâmes la faute irré- » parable d'Annibal à Capoue, et nous par- » tîmes avec la consolation de les avoir vus *tous,* » *sans en excepter un seul*, profiter des jours de » salut. »

Cette seconde *tournée*, qui commença à Vincennes, où *il entra en triomphe*, se termina à *Bois-Brûlé*, d'où il fallut *s'enfuir pour diminuer les joies dont son âme était inondée;* il disait souvent : « J'ignore ce que Dieu me réserve; mais jusqu'ici, » il m'a traité en enfant gâté. Si les derniers jours » de ma vieillesse se passent comme ceux qui l'ont » précédée; si Dieu ne me repousse pas, je *serai* » *allé au Ciel par le Thabor, sans avoir passé au* » *Calvaire*... »

Avant de se séparer de ce bon M. Olivier, qui l'avait assisté avec tant de zèle et de dévouement, il voulut le serrer dans ses bras; des *larmes mutuelles cimentèrent l'union d'une sainte et an-*

cienne amitié (1), et il rentra à St-Thomas, après neuf mois d'absence et une tournée de huit cent milles.

(1) Rapport au Pape.

XXI.

La magnifique forêt de St-Thomas, où s'étaient élevés des églises et des établissements qui la rendront à jamais mémorable, allait bientôt subir le sort de *Saint-Etienne*. Bardstown était la ville désignée du siége épiscopal, et l'évêque désirait y fixer sa résidence.

Déjà M. David y avait transféré le séminaire de théologie, laissant à St-Thomas les humanités, comme il avait laissé à St-Etienne l'école élémentaire et préparatoire...

Ils avançaient donc en conquérant, laissant dans les postes occupés, les vaincus pour perpétuer la conquête : bien différents de *ces ravageurs de villes*... qui ne laissent derrière eux que des larmes et des ruines.

Les motifs qui avaient décidé le transfert des séminaristes à Bardstown, furent généralement approuvés ; il ne se rencontra personne pour leur

refuser le *droit au travail*, et l'on conviendra qu'ils en usèrent largement ; ils renouvelèrent à Bardstown l'infatigable activité qu'ils avaient déployée à St-Thomas..., et bientôt l'on vit sortir de terre, la cathédrale, le séminaire et le collége.

Pour arriver à la *réalisation* de la cathédrale, on eut recours à une souscription générale... La première série s'éleva à treize mille dollars (1). Bardstown seul qui égale à peine un de nos forts villages de France, souscrivit pour cinq mille dollars, et l'on commença la cathédrale sous la direction d'un habile charpentier de Baltimore, qui se dévoua à cette œuvre ; le bon évêque lui attribuait *l'audace de l'entreprise*, et il avouait que, sans cette ressource inattendue, il n'aurait pas pu commencer sitôt. Il ne manquait pas de travailleurs, puisque ses prêtres, ses séminaristes, et les catholiques de Bardstown *rivalisaient de zèle pour l'érection d'un monument qui faisait leur gloire et devait être l'orgueil de leurs descendants*... (2). Mais il fallait un homme intelligent et dévoué pour diriger les travaux et les mener à bonne fin... Le charpentier catholique de Baltimore était cet homme ; il ne demanda pour salaire que la permission d'être utile ; et son nom est désormais insépara-

(1) Le dollar vaut 5 fr. 25 c.
(2) Lettre de M. David.

blement lié à tous les souvenirs de cette époque mémorable de l'église du Kentucky.

Bardstown renferme beaucoup de marchands sur place. L'établissement du siége épiscopal devait y appeler un grand nombre de catholiques pour les affaires de la religion. Ces marchands, presque tous protestants, avaient donc un intérêt engagé dans les travaux et les monuments qui changeaient ce village en métropole; aussi a-t-on vu qu'ils entrèrent pour plus de vingt mille francs dans la souscription pour la cathédrale. D'autres qui n'étaient pas marchands, rendirent hommage aux vertus de l'évêque et de son clergé, et à ce titre, ils contribuèrent généreusement à l'achèvement de la cathédrale; et Dieu qui ne se laisse pas vaincre en générosité, les éclaira de sa lumière et les toucha de sa grâce. Aujourd'hui, cette église est la leur.

Les années 1819, 20 et 21 furent pour les Etats du centre et de l'ouest, des années de détresse... Le commerce qui est l'âme de ces Etats, était tombé dans une crise violente et soudaine. Le numéraire avait disparu, l'inquiétude était dans tous les esprits, et la détresse générale. La souscription dut nécessairement en souffrir. Le bon évêque ne se laissa point abattre par ce contretemps; il dit à M. David, effrayé de ces catastrophes : « *C'est très-justement que nous souffrions.*

» Nous avons oublié Dieu dans la souscription ;
» je vais l'inscrire en tête, et j'espère que ça mar-
» chera ; car ses trésors sont inépuisables. »

Dieu lui envoya, en effet, le montant de sa souscription, *par ses banquiers d'Europe* (l'association de la foi), et les travaux se continuèrent sans interruption.

Nouveaux embarras... L'entrepreneur qui avait sollicité l'évêque pour commencer les travaux, avant même le versement des fonds souscrits, n'était pas à même de faire les avances nécessaires. Il paraît aussi que sa conscience était au niveau de sa bourse... L'évêque n'avait consenti à laisser commencer les travaux que sur la promesse de l'entrepreneur, de se charger de la rentrée des souscriptions, ce qui n'empêcha pas ce dernier de se présenter chez l'évêque pour en exiger le solde des premiers six mois ; il prétendait ne s'être chargé que de la souscription de Bardstown... La difficulté roulait sur une équivoque ménagée à dessein... L'évêque qui n'avait pas soupçonné d'arrière-pensée dans l'acceptation franche, en apparence, de cet entrepreneur, avait négligé les précautions d'usage dans la formule du traité ; il pouvait néanmoins échapper aux conséquences de sa bonne foi ; mais il aima mieux ne pas plaider, et il paya au moyen d'un emprunt de mille *gourdes* (5000 fr.), à la banque de l'Etat...

Il eut beaucoup à souffrir des conséquences de cette première démarche, *elle faisait planche...* Il chargea M. l'abbé Abel de la rentrée des souscriptions, et il eut de quoi faire face au second payement *la veille de son échéance.* Il en fut de même pour beaucoup d'autres...

Plus les travaux avançaient, plus sa situation devenait difficile: Il lui fallait 14,000 fr. pour dernier solde, et il n'avait pas *une gourde.* Il appela Dieu à son aide; et un ami de New-York lui envoya une *banque-note* de 10,000 fr., avec ces mots:

« Je suis heureux de pouvoir contribuer pour » quelque chose à la construction de votre ca- » thédrale; servez-vous de cette somme, dont » vous aurez à me servir les intérêts en prières, » jusqu'à ce que je vous fasse connaître mes in- » tentions à l'égard du principal. » Il se confondit avec le revenu.

Il rend compte en ces termes *de ses dernières tribulations financières :* « J'étais journellement ex- » posé aux tracasseries d'un créancier impitoyable, » qui ne cessait de me menacer de la justice hu- » maine, et je pouvais compter sur sa parole, si » mes fonds n'avaient pas été prêts au jour dit... » Mais, grâce à la Providence, il m'arriva des se- » cours d'Europe. Les souscriptions se soldèrent » peu à peu, et je suis parvenu à payer ainsi cent » quatre-vingt mille francs. »

Sur la fin de l'automne de 1819, les catholiques du Kentucky eurent la consolation d'aller prier Dieu dans la première cathédrale élevée dans cette partie des Etats-Unis... L'évêque qui mérita le titre de *patriarche de l'occident*, avait à cœur de mettre cette église-mère sous le vocable de son patron ; il la dédia au Dieu tout-puissant, *Deo omnipotenti*, sous l'invocation de saint Joseph... Il fit la cérémonie de la Dédicace, *avec un cœur inondé de joie et de reconnaissance pour Dieu* (1), assisté des séminaristes, de tous les prêtres accourus de loin, et au milieu d'un concours immense... Les catholiques du Kentucky se rappelleront longtemps avec bonheur ce jour de fête qui fera époque dans l'histoire de leur église naissante.

L'ordre corinthien pur avait été arrêté par l'architecte; mais il fallut se résigner au mélange généralement adopté en France, dans nos églises modernes... Trois nefs, séparées par deux rangées de colonnes, avec chapiteaux. Le sanctuaire est flanqué de deux chapelles absydales, et sur les pilastres du chœur, s'élève un clocher pyramidal de cinquante mètres.

Elle était ornée de très-beaux tableaux qui sont dus à la munificence d'un catholique belge. Le roi de Naples, Léon XII et le cardinal Fesch l'ont

(1) J. Spalding, Hist. du Kentucky.

également enrichie de belles toiles sortant des Musées nationaux.

En 1826, M. Martial, grand-vicaire de Bardstown, fut reçu à la cour de Charles X, dont il reçut de magnifiques candélabres. Le duc de Bordeaux, bien jeune alors, voulut aussi contribuer à l'embellissement de la cathédrale de Bardstown, et fit présent d'un tabernacle en vermeil.

XXII.

L'HISTOIRE du *tabernacle en vermeil* offre assez d'intérêt pour mériter les honneurs d'un chapitre à part.

Arrivés à 10 heures du matin à Goritz, résidence de la famille exilée, nous fûmes reçus le soir même au château. MM. de Montbel, de St-Aubin et Cauchy, prévenus de l'arrivée de l'évêque de Bardstown, le reçurent dans la chambre qui précède la salle des réunions. Mgr de Frayssinous vint prendre son *vieil ami* pour le présenter à la famille royale.

Le roi (c'est le titre qu'on donnait au duc d'Angoulême) s'avança vers l'évêque et lui serra la main. MM. Cauchy et de Montbel occupèrent le fond du salon debout et les bras croisés. La reine (madame la duchesse d'Angoulême), Mademoiselle et les dames d'honneur avaient pris place autour d'une

table ronde, et travaillaient pour les pauvres de Goritz.

Mgr Flaget fut invité à s'asseoir entre le roi et le duc de Bordeaux... Pendant quelques minutes il se fit un profond silence; ce fut la duchesse d'Angoulême qui la première adressa la parole à l'évêque. Après les appoints d'usage, on le pria de donner des renseignements sur la situation de l'Église aux États-Unis.

Placé sur son terrain, l'évêque parla près d'une heure, et intéressa vivement toute l'assistance. Arrivé au chapitre de la cathédrale de Bardstown, il dit au duc de Bordeaux : *C'est à vous, Monseigneur, que le bon Dieu est redevable de son tabernacle à Bardstown.* — Comment cela, Monseigneur? Ce que vous dites est pour moi une énigme. — C'est la coutume des bons princes d'oublier le bien qu'ils font; mais c'est aussi le devoir d'un évêque d'en conserver le souvenir ; voici comment les choses se sont passées :

M. Martial, mon grand-vicaire, vint en Europe en 1826; votre aïeul, le roi Charles X, l'ayant admis à l'honneur d'une audience, fut si touché de la pauvreté de ma cathédrale, qu'il lui fit présent, entre autres choses, de six magnifiques chandeliers en vermeil. Vous étiez là, vous, Monseigneur, écoutant avec intérêt M. Martial, et vous voulûtes participer à la bonne œuvre; vous fîtes

apporter votre cassette, et la versâtes dans les mains de M. Martial, en lui disant : « Voilà, » Monsieur l'abbé, pour acheter un tabernacle; » je suis bien aise de loger le bon Dieu avec mes » épargnes; mais recommandez bien à ce vieux » évêque des bois de prier le bon Dieu pour le » duc de Bordeaux. » A ces mots le prince et toute la cour éclatèrent en rires bruyants; le bon vieillard riait beaucoup aussi.

Le prince reprit avec vivacité : Ai-je bien dit ces choses-là, Monseigneur? — Très-certainement, Prince, vous les avez dites; c'est ainsi que me les a rapportées M. Martial. — Hé bien, Monseigneur, je vous suis très-reconnaissant de m'avoir rappelé ce trait de mon enfance; il ne sera pas, à mes yeux, le moins intéressant de ma vie. Mais, comme j'attache un grand prix à vos prières, je dois être aujourd'hui dans vos dettes? — Oh! c'est bien rien que ça, mon Prince; j'espère bien, puisque vous le *prenez de la sorte*, vous mettre dans le cas de mourir insolvable, *car le vieux évêque des bois* priera toujours et beaucoup pour le duc de Bordeaux.

Ces dernières paroles, prononcées avec émotion, firent une très-vive impression sur le prince; l'assemblée tout entière en fut émue. Le bon vieillard, qui avait fait les frais de cette soirée, devint l'objet de l'admiration générale, et chacun se retira dans l'attente du lendemain.

Le lendemain, notre première visite fut pour le cardinal de Latil : il était en proie à de très-vives douleurs qu'il s'efforçait de dissimuler, *pour ne pas éloigner ses amis*. « Vous voyez, dit-il, dans quel état m'ont réduit les infirmités ; hé bien, cela ne serait rien, si mon âme n'était pas opprimée. — Je vous comprends, Éminence, quand on a un diocèse à gouverner dans l'exil, bien des pensées tristes doivent opprimer l'âme. — Sans doute, Monseigneur ; mais il y a plus que cela : voyez-vous cette maison blanche, ces Tuileries de Goritz, mon Dieu, que de vertus et de dévouement elle renferme... Si la France ne doit pas périr, si Dieu ne l'a pas condamnée, elle viendra un jour redemander à l'exil le gage de sa stabilité et de son bonheur ; est-ce votre avis, Monseigneur ? — Étranger depuis cinquante ans à la politique *de ce monde*, j'ignore ce que fera la France ; mais je sais bien que si le jeune prince est nécessaire au salut de la France, la France viendra le chercher ou Dieu le lui enverra. Je ne crois pas que la France soit *condamnée :* moins de dix justes auraient sauvé Sodome, et la France est riche encore en vertus. C'est elle qui a procuré la Foi à la moitié du continent, c'est elle qui a fondé les églises d'Amérique, par l'admirable institution de la Propagation de la Foi. La France ne peut donc pas périr. J'ai toujours cru que les bonnes œuvres et le zèle de la vérité

sont une assurance contre l'erreur et un brevet de longévité. — J'en accepte l'augure, Monseigneur. Permettez-moi maintenant de vous demander des nouvelles de *l'autre monde*; sur le point de *quitter celui-ci* j'ai besoin d'être renseigné. Comment vous arrangez-vous *là-bas* avec vos ministres? — Nos ministres sont toujours les mêmes : jamais d'accord entre eux, et toujours unis contre nous; ils ont retenu toutes les erreurs de leurs devanciers, et prêtent fatalement la main à toutes les aberrations dont les États-Unis donnent le triste exemple depuis la *réforme*... A les croire, c'est nous qui sommes des novateurs et des impies... Depuis cinquante ans, je n'ai cessé de leur dire que nous n'adorons pas les saints, que nous ne leur rendons qu'un culte d'honneur et non d'adoration, ils n'en persistent pas moins à dire que nous adorons les saints... Ainsi de tout le reste... Le protestantisme n'étant que la négation de ce qu'il y a de gênant dans l'Église romaine, je crois que nous ne tarderions pas à nous entendre sur ces articles, si nous pouvions les dispenser du célibat, des jeûnes, des abstinences et de la confession; mais alors il faudrait aussi supprimer ces paroles : *Arcta via est quæ ducit ad vitam ; ôter les pierres du chemin, arracher les ronces et les épines*... Il ne resterait plus qu'à établir une *voie ferrée*, qui mènerait au ciel par une *percée* sous le Calvaire. N'est-ce pas

renier Jésus-Christ, qui est le premier et le plus illustre pénitent de l'Eglise chrétienne, qui a passé sa vie dans les veilles, les jeûnes, et l'a terminée par la douleur et le martyre ?... J'ai souvent répété ces maximes, et toujours en pure perte; d'où je conclus que la grâce qui change les cœurs et éclaire les esprits ne réside pas dans l'église protestante. C'est ce qui nous a décidés à supprimer les discussions publiques, où l'amour-propre était trop en jeu pour en espérer rien de bon. Nos missionnaires avaient beau les confondre publiquement, ils n'en chantaient pas moins victoire dans leurs *papiers publics*. Dès lors, à quoi bon ?... »

XXIII.

1821... Aux États-Unis, l'ordre de présentation des évêques appartient au concile des États... Tous les cinq ans les évêques se réunissent pour régler les affaires intérieures de l'Église; le concile terminé, les lois disciplinaires sont expédiées à Rome avec la liste des candidats désignés pour l'épiscopat.

Le père David, qui avait rendu de si grands services à l'évêché de Bardstown, était au nombre des candidats. Sa modestie et son dévouement à l'évêque Flaget lui firent refuser l'honneur auquel l'appelait le concile de Baltimore... Mais ses protestations furent regardées comme non avenues; les pères du concile persistèrent, et Rome fit entendre à M. David le langage de l'autorité. L'évêque Flaget avait été consulté par son vieil ami, qui, depuis 1810, *s'était contenté de la disette de sa*

table et de l'exiguité de son logement (1), il lui répondit : « Mon cher David, voici bientôt trente-un
» ans que la Providence nous unit ; vous avez par-
» tagé mes travaux et mes fatigues... vous m'avez
» soutenu dans mes perplexités, éclairé de vos
» conseils et édifié par vos vertus ; en me privant
» de vos lumières, on *me diminue des trois quarts*.
» Je vois bien que la Providence veut me *mettre*
» *à ma place*. Jusqu'ici on m'a attribué tout le
» bien qui s'est fait : j'étais toujours en avant, et
» vous, vous étiez derrière le rideau ; les pères du
» concile l'ont tiré, que la volonté de Dieu s'ac-
» complisse »

Le révérend père David *ne fut pas content de son évêque* dans cette occasion ; il s'attendait à une opposition qui l'eût mis à couvert vis-à-vis du concile et du Pape ; il prit donc le parti de s'adresser directement à l'archevêque de Baltimore pour le conjurer d'*avoir pitié de sa vieillesse*... Il reçut, pour toute réponse, l'ordre de se *laisser faire évêque*.

Le clergé de Bardstown, qui avait été élevé *sous la discipline du père David*, le voyait partir avec un extrême regret ; les séminaristes surtout ne pouvaient se faire à l'idée de perdre leur supérieur...

(1) Lettre de M. Flaget à M. Badin.

Tous ensemble supplièrent l'évêque d'aviser aux moyens de conserver M. David : « Ma douleur, » leur répondit-il, n'est pas moins profonde que » la vôtre ; plus que personne, je sens la grandeur » de la perte que nous allons faire ; j'ai écrit à » Baltimore, à Paris et à Rome, et je n'ai reçu » de tous côtés que des réponses désespérantes... »

M. l'abbé Chabrat qui avait toute sa confiance, partageait aussi son chagrin ; il ouvrit un avis qui dissipa bien des frayeurs, ramena le calme dans l'esprit du saint évêque, et rassura le clergé et les fidèles... Il fut convenu d'adresser une supplique à Rome pour demander à conserver M. David, en qualité de coadjuteur de l'évêché de Bardstown ; on ne pouvait pas raisonnablement y stipuler le titre de succession à l'évêque, puisque M. David était beaucoup plus âgé ; il était réservé pour M. Chabrat, dont la jeunesse, le zèle et le dévouement promettaient à l'Eglise du Kentucky de longs et utiles services. La Providence en a disposé autrement, puisqu'il achève au foyer domestique les restes d'une vie usée au service de Dieu et de l'Eglise. Ah ! que Dieu envoie son ange comme à Tobie, pour rendre à ce jeune vétéran de la milice chrétienne la vue qu'il a perdue dans les combats du Seigneur, en bravant les frimas des montagnes, et les froides humidités des forêts !...

La Cour de Rome montra, dans cette circons-

tance, tout ce que l'épiscopat devait attendre de sa sollicitude; elle tint compte à l'évêque de Bardstown de ses longs et pénibles labeurs, et lui accorda M. David pour coadjuteur; le Pape dit à ce propos : « Nous faisons là un évêque pour rire, » mais il faut bien passer quelque chose à ce bon » évêque Flaget (1). »

C'est un spectacle bien étrange que ce concert unanime des grands talents et des grandes vertus dans tous les siècles et en tous lieux. Les esprits les plus fermes, les courages les plus éprouvés ne tiennent pas contre ce saint tremblement qui s'empare d'eux en présence des dignités et des grandeurs; il faut qu'on leur fasse violence; encore serait-elle impuissante, si Dieu ne se prononçait par la voix de l'autorité légitime. A ce titre, leur soumission est d'autant plus héroïque que les motifs de leur résistance était fondée sur la plus difficile et la plus élevée de toutes les vertus, l'humilité. Le demi-savoir qui rend orgueilleux, ne donne que plus d'éclat à la vraie science qui rend *modeste*, mais la modestie n'est qu'un *mode* de la vertu, tandis que l'humilité renferme toutes les vertus... L'humilité, c'est l'abnégation de soi-même la plus complète et la plus radicale...; or, quand le *moi* n'existe plus, il n'y a plus en face de cet anéan-

(1) Rapporté par le cardinal Fesch à l'évêque Flaget, en 1837.

tissement, que l'amour de Dieu et du prochain. Le monde ne comprend rien à ces choses-là, voilà pourquoi il ne croit point à cette vertu fondamentale du christianisme; voilà pourquoi aussi il est travaillé de cette soif ardente des honneurs et du pouvoir... Tandis qu'ils s'efforcent de monter toujours, les amants de la *folie* de la croix descendent et ne se croient jamais assez bas... Quand un plateau de la balance monte, il faut bien que l'autre descende. Voilà pourtant ces *pauvres d'esprit* pour qui le scepticisme du siècle dernier n'avait pas assez de dédain.

XXIV.

La Cathédrale achevée, il restait encore à construire un séminaire, un évêché et une maison curiale...; ces trois constructions se résumèrent dans une seule... Un vaste bâtiment en briques fut commencé, et l'on vit se renouveler le zèle infatigable des prêtres, des séminaristes et des séculiers, pour cette œuvre complémentaire... Comme à la fondation de Carthage, les uns abattaient les arbres des forêts, les autres pétrissaient la boue et la faisaient durcir au feu... L'on vit plus d'une fois l'évêque mettre la main à l'œuvre et se réserver les travaux les plus humbles et les plus pénibles, « non » pas, disait-il, qu'il fît beaucoup d'ouvrage, mais » bien parce que son exemple soutenait l'ardeur » des travailleurs, et puis, ajoutait-il, je ne vou- » lais pas qu'il fût dit que tout cela s'était fait sans » moi, le bon Dieu me pardonnera bien ce petit » sentiment de vanité. »

Pendant que les travaux s'exécutaient à Bardstown, le révérend père David remplissait à la résidence de Saint-Thomas les fonctions épiscopales, et disposait tout pour le prochain transfert du séminaire à Bardstown; il eut lieu avant l'entier achèvement de l'édifice, les élèves furent divisés en deux catégories; les plus avancés dans l'*étude de la divinité* formèrent la colonie de Bardstown, les autres restèrent à Saint-Thomas, sous la direction d'un jeune ecclésiastique dont la science et la piété avaient déterminé le choix du révérend père David...

Jusqu'ici, tout allait pour le mieux; mais il arriva un moment de gêne extrême. Réduit aux choses de première nécessité, l'évêque donna l'exemple d'une grande résignation et d'une confiance sans bornes. Il répétait souvent à ses bons séminaristes : « Mes chers enfants, c'est pour moi un su-
» jet de grande consolation que de vous voir sup-
» porter avec joie toutes les privations, et puisque
» la Providence paraît vouloir mettre votre dé-
» vouement à l'épreuve, continuez à vous rendre
» dignes de l'épreuve de Dieu. »

Cependant les séminaristes, sur l'avis de Mgr David, formèrent une association académique, et consacrèrent le temps de leurs récréations à l'entretien d'une école d'externes, afin de pourvoir à la nourriture des séminaristes et de l'évêque.

Mais le saint pontife refusa son consentement (1), parce qu'il croyait cet excès de travail nuisible à la santé de ses séminaristes. Dans une lettre qu'il écrivit de Nazareth à son coadjuteur, il disait : « Mon » cher père, vous savez bien que le lis des champs » ne manque ni d'air ni de rosée, que Dieu pour» voit à la nourriture des oiseaux ; si nous valons » plus qu'eux, pouvons-nous craindre que notre » Père qui est dans le ciel, ne nous donne pas le » pain de chaque jour, lui qui a dit que si, par im» possible, une mère pouvait oublier son enfant, » il le prendrait sous sa sainte garde ; mettons » donc toute notre confiance en celui qui prend » soin de nous : *Omnem sollicitudinem nostram* » *projicientes in eum, quia ipsi est cura de nobis.* » 1. Pet., 5. Puisque nous avons tout quitté pour » le suivre, il renouvellera, s'il le faut, le mi» racle de la multiplication ; il est bien toujours » celui qui a dit : *Misereor super turbam.* Il n'a pas » cessé non plus d'être le refuge des pauvres : *Fac-* » *tus est Dominus refugium pauperi.* Ps. 8. Da» niel dans la fosse aux lions, et Elie au milieu » des solitudes, ont été miraculeusement nourris, » nous n'en sommes pas réduits à ces extrémités... » Dites donc à ces bons séminaristes qu'ils trou» veront dans les trésors inépuisables de la divine

(1) Mémoire au Pape, page 14.

» bonté, ce qu'ils veulent chercher dans un tra-
» vail qui dépasserait leur force... »

Battus sur ce point, les séminaristes eurent recours à un autre expédient... Plusieurs sujets réclamaient la faveur d'être admis au séminaire, et leur admission avait été ajournée, toujours à cause de l'insuffisance des ressources... On fit donc valoir auprès de l'évêque cette considération, dès lors il n'hésita plus, et l'école fut ouverte : catholiques et protestants y accoururent en foule, et telle *fut la réputation* que s'acquit justement *cette école*, *qu'il fallut bientôt bâtir un collége* (1). « Dabord on
» se borna à élever une aile, ensuite une autre ;
» enfin, le concours des élèves fut si grand qu'il
» fallut élever un troisième corps de bâtiment qui
» lie les deux premiers, de manière à faire un
» tout régulier, assez vaste pour contenir 150
» pensionnaires (2). »

Le collége de Bardstown resta d'abord sous la direction immédiate de l'évêque, dont la paternelle sollicitude s'étendait à tout. Les huit années d'enseignement qu'il avait passées au collége de Baltimore, l'avaient mis à même d'observer les habitudes et le caractère de la jeunesse américaine ; ses rapports fréquents avec les familles lui avaient ap-

(1) Mémoire au Pape, page 14.
(2) *Idem.*

pris de quelle manière elles entendaient élever leurs enfants ; sa longue expérience des hommes et des choses l'avait convaincu de l'avantage qu'il pourrait retirer d'une mesure *qui répugnait sinon à sa conscience* du moins *au sentiment* intime de sa piété. Devait-il admettre des protestants parmi les catholiques ?... Cette question fut d'abord agitée. L'on fut d'avis que le collége ne pouvait fleurir qu'à cette condition ; mais l'évêque ne *voyait pas dans cette question d'un ordre très-secondaire* des motifs suffisants : ce qui le détermina pour l'affirmative, ce fut l'espoir de dissiper *de vieilles erreurs et des contes grossiers* que les ministres protestants entretenaient sur le compte des prêtres et des catholiques. *J'ai dit des contes grossiers* : un seul fait entre mille fera connaître jusqu'à quel excès de crédulité, l'erreur et le mensonge peuvent pousser des populations, d'ailleurs honnêtes, mais ignorantes.

« J'étais, disait-il, chez un riche propriétaire protestant qui m'offrit généreusement l'hospitalité dans sa plantation. Je revenais d'une course lointaine, un pressant besoin de repos et l'impossibilité de trouver un asile ailleurs, joints aux instances de ce brave homme, me décidèrent à accepter sa généreuse hospitalité.

» Après le souper, sa nombreuse famille se réunit dans un vaste appartement, autour d'un immense

foyer, où l'on avait jeté *un demi-char de bois. Tout en causant*, je m'aperçus que j'étais un objet de curiosité pour les enfants et les domestiques de la maison; leurs yeux étaient principalement fixés sur ma tête et sur mes pieds, et j'entendais souvent murmurer ces mots... : Mais il n'en a pas!... d'autres disaient : mais si, il en a, mais il les cache... Ces allées et venues, ces chuchotements réveillèrent en moi quelques soupçons. Ayant demandé au maître de la maison quel pouvait en être le sujet... il me répondit en riant : Tout cela n'est rien, seulement ils croient que les *prêtres romains* ont des pieds de bœufs et des cornes au front. Nous avons eu pendant quelques temps, un ministre presbytérien très-ignorant et très-fanatique, qui a débité ces sornettes à qui a voulu les entendre, et beaucoup l'ont cru. Alors je fis approcher les enfants et les serviteurs; je leur montrai ma tête et mes pieds, et je n'oserais pas affirmer que plusieurs d'entre eux ne croient pas encore que j'ai des pieds de bœufs et des cornes au front... »

Si tous les ministres protestants ne partagent pas le fanatisme du ministre presbytérien, beaucoup pensent comme lui sur les pratiques du culte catholique, qu'ils comprennent sous le titre sommaire d'*idolâtrie romaine*.

Ce n'était pas l'admission pure et simple des élèves protestants qui faisait la difficulté principale,

c'était la promesse de ne pas les *influencer* qui gênait la conscience de notre saint : voir des enfants dans l'erreur et ne pouvoir pas leur montrer le chemin de la vérité, était une condition bien dure pour son cœur d'évêque. Simple professeur à Baltimore, il eut à pratiquer cette résignation ; mais alors il obéissait à une règle : sa qualité d'évêque faisait retomber sur lui toute la responsabilité de cette mesure ; il ne s'y décida qu'après beaucoup de réflexions, et sur l'avis de personnes graves.

Il s'était néanmoins réservé un genre d'influence qui n'eut rien que d'honorable pour ses professeurs et d'utile pour les élèves, l'influence du bon exemple... et sous ce rapport ses espérances ne furent pas trompées...

« Si l'on considère, dit-il dans son mémoire
» au Pape, qu'un certain nombre des élèves des
» deux sexes qui fréquentent nos maisons d'édu-
» cation, sont d'une religion différente de la nôtre,
» qu'ils viennent remplis de préjugés contre nos
» pratiques religieuses, et qu'ils sont *tous* désa-
» busés quand ils en sortent, l'on comprendra les
» immenses avantages qui en résultent, et quelles
» espérances elles laissent entrevoir pour l'avenir
» du catholicisme en Amérique, sans parler des
» fruits actuels et des conversions fréquentes qui
» s'opèrent parmi la jeunesse étudiante des deux
» sexes. Nos prêtres et nos religieuses, en éclai-

» rant l'entendement de leurs élèves, forment
» aussi leurs cœurs à la vertu : aussi n'est-il pas
» rare de voir de jeunes protestants sortis de nos
» écoles, devenir nos défenseurs dans leur famille
» et dans le monde, et justifier ainsi l'excellence
» de notre foi par la régularité de notre conduite
» dont ils ont été les témoins, et par notre dé-
» vouement dont ils ont été l'objet. »

XXV.

Le collége de Bardstown compte aujourd'hui un grand nombre de sujets dans le congrès et le sénat, dans la robe et dans la diplomatie : la législature protestante avait à cœur de donner à l'évêque un témoignage d'estime et de reconnaissance pour les progrès qu'il avait fait faire aux lettres et aux sciences dans cette partie délaissée des Etats-Unis ; un décret conféra le titre et les priviléges d'Université au collége. Les effets du décret enlevaient à l'évêque la juridiction, le droit de nommer aux places vacantes, et constituait l'inamovibilité des professeurs : il est vrai que l'avantage qui résultait du droit de collation des *degrés*, était une compensation ; mais l'évêque qui fondait des espérances sur les résultats matériels pour les institutions de son diocèse, se vit privé tout à coup de ces ressources nécessaires : pour le consoler de ce contre-temps, le gouvernement le nomma le *modérateur* du col-

lége, et lui laissa la faculté de désigner tous les ans les administrateurs... De leur côté, les professeurs, voulant donner à leur évêque un témoignage d'affection et de désintéressement, lui constituèrent, sur les revenus du collége, une rente annuelle de cinq mille francs, pour subvenir aux besoins les plus pressants de son administration diocésaine. Ce trait de générosité toucha vivement le cœur du saint pontife ; il comprit qu'il pouvait toujours compter sur le dévouement de ses prêtres, et il n'y eut au fond rien de changé dans ses rapports avec le collége qu'il continua à protéger et à bénir.

Cependant, un moment d'embarras survint, le collége avait des dettes ; les immenses constructions qu'avait nécessitées l'affluence des élèves, avaient laissé un déficit de 100,000 francs. L'administration, qui constata cet état de choses, adopta les mesures d'une sévère économie : il fut arrêté qu'aucune entreprise d'agrandissement ne serait présentée avant le payement intégral de la dette ; la rente constituée à l'évêque vint s'abîmer dans ce gouffre... Loin de s'en plaindre, il répondit à ceux qui lui annonçait ce retranchement : « *Il faut » être juste avant d'être généreux* ; les dettes ef- » fectives doivent passer avant celles de la recon- » naissance et de l'amitié... »

Le triste événement qui, en 1837, causa la

ruine totale de ce magnifique établissement, fit ressortir avec éclat tout ce qu'il y avait de résignation et d'intelligence des secrets de Dieu dans l'âme du saint évêque. Il était alors à Rome ; le cardinal Franzoni, préfet de la propagande, me fit appeler pour me faire part de la nouvelle de l'incendie du collége de Bardstown ; il ajouta : Votre excellent évêque en sera bien affligé, ayez soin de lui annoncer ce malheur avec ménagement.

De retour à l'hôtel de la Mission, je trouvai monseigneur occupé à écrire une lettre à son coadjuteur ; il me fit la lecture des quelques particularités amusantes de notre voyage dont il lui faisait part ; après l'avoir écouté, je lui dis : Votre coadjuteur a bien besoin, Monseigneur, d'être égayé après l'accident dont j'ai à vous parler...Le collége de Bardstown... est brûlé peut-être, reprit-il avec vivacité... Vous l'avez dit, Monseigneur... — Ah ! depuis longtemps je m'y attendais... — Vous le saviez donc, Monseigneur ?...— Pas le moins du monde, mon cher enfant; mais il y a longtemps que cette idée m'a préoccupé... Enfin, que Dieu soit loué et béni toujours et partout... ; il a ses desseins, n'en doutons pas, et ils sont toujours adorables... Là-dessus, il se leva, et alla se prosterner, pendant près de deux heures, au pied du Saint-Sacrement, dans la chapelle des Lazaristes, attenant à l'hôtel de la Mission.

Quand il fut remonté, il me fit appeler pour me demander quelques détails sur cet événement. Allons, me dit-il, ne craignez pas de tout dire; je suis assez fort maintenant pour tout savoir; y a-t-il d'autres malheurs à déplorer? — Non, Monseigneur... — Ah! que vous me faites plaisir! Je craignais bien pour la vie de quelques-uns... La malveillance y a-t-elle eu quelque part?... — On le prétend, Monseigneur; et tout le monde en est affligé, même les deux élèves protestants qui ont mis le feu. — Suppose-t-on qu'ils y ont été poussés par quelqu'un?... — C'est le cri public... — Ah! les malheureux, ils ont tenu parole; que Dieu les pardonne... Il s'exprima en terminant ces mots, avec une émotion si profondément sentie, que j'en fus vivement impressionné. Le père Guarini, procureur provincial des Lazaristes à Rome, était présent à ce colloque; il me dit en se retirant: Je ne donnerais pas *cette séance pour vingt ans de ma vie.* — Je le crois bien, lui répondis-je; si Dieu avait besoin d'une seconde édition de l'histoire de Job, je crois qu'il trouverait dans *mon évêque* assez d'étoffe pour tailler en grand. J'ai souvent cherché l'occasion de pénétrer le mystère de ces paroles: *Ah! les malheureux, ils ont tenu parole!* mais toujours en vain; quelques mots échappés me portent à croire qu'elles ne s'adressaient pas aux deux jeunes incendiaires, simples instruments d'une haine jalouse.

A la promenade du lendemain, je le félicitai sur la manière dont il avait pris l'annonce de la catastrophe de Bardstown; il me répondit : « Il faut bien vouloir ce que le bon Dieu veut, parce qu'il ne peut vouloir que ce qui nous est utile; quand il se plie à notre volonté, c'est toujours pour notre malheur; parce qu'alors nous ne voulons plus que *sa volonté se fasse sur la terre comme au ciel.* » Combien n'a-t-on pas vu d'impies arriver à un âge très-avancé, comblés d'honneurs et de richesses, les seuls biens qu'ils ambitionnassent? Hé bien! l'accomplissement de leurs désirs a été la cause de leur perte... Voyez plutôt les Israélites dans le désert; ils se dégoûtent de la manne que Dieu veut leur donner, et ne veulent que des viandes exquises qu'il n'avait pas jugé bon de leur accorder; ils insistent, ils pressent, ils importunent, et Dieu, fatigué de voir sa volonté méconnue, fait *pleuvoir à satiété* les aliments qu'ils *exigent*. Qu'arrive-t-il? Pendant qu'ils assouvissent leur sensualité, Dieu les *frappe d'une grande plaie*, et le lieu du châtiment a été appelé le *sépulcre de la concupiscence*... Num. 11.

Cet héroïque abandon à la volonté de Dieu n'est pas resté sans récompense. Le collége est sorti de ses ruines plus beau, plus vaste et plus approprié aux besoins et aux exigences du temps.

XXVI.

Les *résidences* de St-Etienne, de St-Thomas et de Bardstown, successivement occupées par Mgr Flaget, parlent un langage que la plume ne saurait reproduire. Le sol couvert, sur son passage, d'établissements utiles, des temples érigés au Très-Haut, des centres de populations jadis éparses et perdues dans les forêts, des Lycées et des Académies, là où il y a à peine 50 ans on ne rencontrait que des *sauvages et des bêtes fauves* (1). Une vaste solitude abandonnée, changée tout-à-coup *en un jardin fleuri de la chrétienté* (2) : voilà l'œuvre d'un *pauvre prêtre, que la Providence a retiré de la charrue* pour le donner en spectacle *aux anges et aux hommes*...

Avant le transfert du siége épiscopal à Bards-

(1) J. Spalding, Hist. du Kentucky.
(2) *Idem.*

town, cette bourgade comptait à peine quelques centaines d'habitants. *L'établissement* y attira beaucoup de catholiques, heureux, après de longues années de privations, de venir s'abriter à l'ombre du sanctuaire ; des protestants y arrivèrent aussi, mais pour exploiter par le négoce, les établissements et les catholiques que les affaires de la religion y appelaient. La présence de l'évêque se *fit sentir*, non-seulement à Bardstown, mais encore dans un rayonnement qui porta au loin la chaleur, la vie et la fécondité...

Chaque année voyait se dilater la puissance d'action inhérente au zèle, aux lumières et au dévouement du clergé catholique. Ce qui est digne de remarque, c'est que la confiance des populations protestantes croissait dans les proportions des *tracasseries* de leurs ministres. Leurs attaques n'étaient que la manifestation de leur impuissance devant la conquête pacifique de ces hommes qui avaient renoncé à tout, pour gagner des âmes à Jésus-Christ et sauver la leur...

Les établissements de Bardstown ne suffisant plus, l'évêque choisit, parmi ses prêtres, des sujets dévoués pour former de nouvelles institutions ; et pour rendre l'instruction accessible à tous, il voulut *les établir à distance du chef-lieu* : c'est pour réaliser cette pensée libérale, qu'il chargea M. Byrnes, prêtre irlandais, d'établir une école à 20 milles de

Bardstown. Cette institution, connue d'abord sous la *modeste dénomination d'école de campagne*, s'éleva rapidement au rang des institutions de plein exercice. L'évêque qui avait pour cette *école* et son directeur une affection toute particulière, voyant que les études y étaient à la hauteur de sa *grande institution* de Bardstown, et que l'affluence des élèves ne faisait que s'accroître de jour en jour, lui donna le titre de *Collége de Ste-Marie;* dès ce moment, le collége prit place parmi les hautes institutions d'enseignement.

Cependant M. Byrnes avait à cœur de perpétuer son œuvre. L'évêque, consulté sur les moyens de lui assurer l'avenir, fut d'avis de le céder aux pères Jésuites, qui le régissent aujourd'hui avec de grands succès. En 1837, on y comptait plus de cent internes, et le nombre est allé toujours croissant.

Depuis plusieurs années, il s'occupait d'un ordre de Frères de la doctrine chrétienne pour les habitants des stations et les enfants du peuple... Mais ce projet avait rencontré de grandes difficultés... *La facilité de gagner de l'argent*, en Amérique, rendait rares les vocations; puis, disait-il : « Ce genre » d'apostolat était une chose tout-à-fait nouvelle; » je devais donc m'attendre à des difficultés... » Ce ne fut que vers la fin de 1825, qu'il put commencer *l'œuvre du peuple*... M. l'abbé Dérigault, prêtre français que Mgr Flaget avait emmené aux

Etats-Unis en 1810, reçut les ordres sacrés en 1817... Il avait été attaché, en qualité de directeur à l'école primaire annexée au séminaire de St-Thomas; sa douceur, sa résignation à des souffrances continuelles, et son application soutenue au travail, lui avait concilié l'estime de son évêque, qui vit en lui *l'homme de son œuvre*... Il le chargea donc de travailler avec lui à l'organisation d'une *société de jeunes gens liés par des vœux*... Leur mission ne devait pas se borner à l'instruction seulement; ils devaient aussi accompagner les missionnaires comme catéchistes, assister les curés résidants comme directeurs des travaux des églises.

L'évêque concéda à la congrégation une partie du séminaire de St-Thomas, et M. Dérigault entra en fonctions dans le milieu de l'année 1826. Sur la fin de 1837, l'évêque fit l'acquisition d'une ferme dans le comté de Casey, et les douze frères s'y transportèrent. Tout s'annonçait sous les plus heureux auspices, et l'évêque, heureux d'avoir enfin *réalisé le rêve de sa vie*, exprimait son bonheur en ces termes :

« Jusqu'ici, tout m'a réussi au-delà de mes es-
» pérances, j'oserais presque dire que mes désirs
» ont presque toujours été dépassés, j'ignore ce
» que le bon Dieu me réserve; mais si les choses
» continuent à aller de ce train, je crois que la

» position sera bonne pour ceux qui viendront après
» nous ; je dois cependant vous déclarer que tout
» se fait comme par enchantement ; on ne man-
» quera pas de m'attribuer tout cela ; mais en vé-
» rité, ce serait une injustice envers la Providence
» et mes chers coopérateurs... Je vous annonce
» avec joie une nouvelle fondation dont tout l'a-
» venir est entre les mains de l'excellent M. Déri-
» gault. Quinze années d'étude et de travaux ont
» usé sa santé ; priez Dieu qu'il conserve au Ken-
» tucky cette existence précieuse ; car s'il venait
» à manquer, je ne sais guère comment je pour-
» rais continuer son œuvre. »

Les appréhensions du saint évêque furent trop tôt justifiées. M. Dérigault ne put résister aux travaux nombreux que nécessita cette création ; ses forces *achevèrent de défaillir* sur la fin de 1837... A cette nouvelle, l'évêque accourut à Casey pour prodiguer au saint prêtre les consolations et les encouragements. Son arrivée rendit au malade toute sa sérénité ; il ne put que lui adresser ces paroles : Ah ! mon cher Dérigault... ! Ah ! Monseigneur, répondit le malade, j'avais bien peur de mourir sans avoir reçu votre dernière bénédiction. L'évêque ne répondit point ; il serra dans ses bras le mourant, arrosa de ses larmes la couche funèbre qu'il ne quitta qu'après avoir administré et béni celui « dont la piété, le zèle actif et les nombreuses

» vertus seront longtemps rappelées dans le Ken-
» tucky où sa mémoire est à juste titre chérie (1). »

Avec des talents et un savoir ordinaires M. Dérigault sut s'élever à la hauteur d'une piété éminente et d'un zèle à toute épreuve ; il y puisa cette force qui rend capable des grandes choses, et cette habileté naïve qui mène bien plus sûrement au succès ; c'est le témoignage d'une partie du clergé du Kentucky, *qu'il a introduit dans la voie de la vertu et de la science* pendant ses dix années de direction au séminaire de Saint-Thomas...

L'évêque voulant honorer la mémoire du saint prêtre, et rendre hommage à ses vertus, fit transporter sa dépouille mortelle au séminaire de Saint-Thomas, où il lui fit faire des *funérailles solennelles*. « J'ai voulu, dit-il, que M. Dérigault mort
» reposât dans ce sanctuaire, afin que sa tombe re-
» mît sans cesse en mémoire les vertus dont il fut
» le modèle le plus accompli... »

(1) J. Spalding, Hist. du Kentucky.

XXVII.

Albert-le-Grand parle d'une bête dont le front est armé d'une corne redoutable. Cette bête, ajoute-t-il, est l'ennemi capital de l'homme. Aussitôt qu'elle l'aperçoit, elle fond sur lui. Si l'homme a le temps de se cacher derrière un arbre, ses yeux injectés de sang ne distinguent plus rien ; elle donne contre l'arbre, y enfonce sa corne, et se trouve prise ; l'instrument de sa fureur devient celui de sa perte... L'Ecclésiaste a rendu cette pensée plus énergiquement par ces paroles : *Qui laqueum alteri ponit, peribit in illo : Celui qui tend un piége à un autre, y périra.* (Eccl., 27).

Nous ne disons pas que certains ministres dissidents des Etats-Unis soient cette bête, mais nous sommes antorisé à penser que, plus d'une fois, *ils sont tombés dans le piége* qu'ils avaient *dressé*, et qu'ils ont perdu le droit de se plaindre, quand ils

ont vu se changer en châtiment l'instrument de leur propre malice.

L'évêque dont les sollicitudes pastorales s'étendaient à tous, n'avait pu rester indifférent au sort des jeunes personnes catholiques qui, à défaut d'autres, étaient obligées de fréquenter les écoles protestantes... Leurs parents, d'ailleurs, réclamaient avec instance des institutions où leurs filles pourraient trouver une instruction sans périls pour leur foi; car, jusqu'alors, les deux sexes avaient été confondus dans les écoles des méthodistes, ce qui n'était pas une garantie pour les bonnes mœurs.

Il chargea donc M. Nérinx de commencer l'œuvre. En 1812, ce pieux ecclésiastique avait ouvert une petite école sous le patronage d'une dame catholique, dont l'âge, les vertus et les lumières, offraient une garantie complète aux familles... Ses succès furent rapides.

Beaucoup de protestants, voyant les progrès et la bonne tenue de l'école, y envoyèrent leurs enfants, ce qui fit tout de suite un nombre considérable d'élèves.

La Providence qui ne manque jamais de venir en aide aux bonnes pensées, inspira à plusieurs de ces jeunes élèves le désir de s'associer aux travaux de leur maîtresse. Quand le nombre fut suffisant, on voulut vivre en communauté, puis on demanda un règlement à l'évêque, qui s'empressa de répon-

dre à leurs pieux désirs... Enfin, il fallut leur donner un costume religieux.

M. Nérinx, ne consultant que l'ardeur de sa piété, avait établi un règlement *un peu sévère*; l'évêque le lui avait déjà fait observer, aussi n'y avait-il apposé qu'une *signature conditionnelle*... Et lorsque les statuts furent envoyés à Rome pour être approuvés, la congrégation des cardinaux, chargée de les examiner, fut de l'avis de l'évêque... Le cardinal Fesch indiqua les points à réformer, conformément à l'apostille de l'évêque, et déclara qu'en adoptant une des quatre constitutions reconnues par l'Eglise, elles seraient définitivement constituées en religion sous le titre d'*Amantes de Marié au pied de la croix*.

M. Nérinx, en se soumettant aux ordres de Rome pour la réforme des statuts, ne laissa pas d'en être contrarié; mais le bon évêque lui ayant fait comprendre qu'il s'agissait moins d'un ordre contemplatif que d'une institution de charité et de dévouement actif, incompatible avec les austérités de la pénitence, il finit par se résigner, et n'en parla plus... Dès ce moment, sa santé s'altéra visiblement, et le germe de la maladie qui se déclara, le conduisit rapidement au tombeau.

Il eut pour successeur M. l'abbé Chabrat, qui se fixa à Lorette, à 15 milles de Bardstown... Protecteur dévoué et administrateur intelligent, il porta

la prospérité de cette maison à un si haut degré, que les ministres protestants s'en émurent et entreprirent sa ruine...

Ils allèrent disant partout qu'il y avait à Lorette un cachot et des instruments de supplice au service de l'inquisition; que pour des fautes légères des religieuses y étaient condamnées à vie, d'autres aux tortures à temps; enfin, que la maison de Lorette était une maison de force, où de pauvres filles dont tout le crime était d'*avoir soupiré après l'hyménée ou violé quelques articles d'une règle absurde, tyrannique et contre nature*, expiaient dans les fers *les péchés des papistes*...

Les *papiers publics* répétaient chaque matin ces calomnies, et comme l'eau fangeuse dépose toujours, le clergé supplia l'évêque de lui permettre de répondre à ces attaques par la voie de la publicité; il répondit : « *Notre silence portera bientôt ses » fruits;* la calomnie est montée si haut, qu'il lui » est impossible de se soutenir, il faut maintenant » qu'elle descende. Nos ennemis eussent peut-être » été plus courtois, si nous leur avions fait l'hon- » neur de les prendre au sérieux... Si j'avais jugé » à propos de nous défendre par la publicité, je » n'aurais pas fait autre chose que de reproduire » *in extenso* leurs attaques dans les feuilles publi- » ques, avec l'indication du journal d'où elles par- » taient. »

Cependant les sectaires, à force de crier, étaient parvenus à jeter dans les masses, un germe d'insurrection, qui aurait pu être funeste au couvent de Lorette. De pareilles symptômes avaient précédé l'incendie de la maison des religieuses de Boston, qui est resté impuni. L'officier public qui, jusqu'ici, ne s'était point prononcé, se saisit de l'affaire, et promit, pour apaiser les esprits, de vérifier les faits.

Arrivé à Lorette, il fut reçu par l'évêque qui feignit d'ignorer le sujet de sa visite... Mais comme il ne se présentait qu'en visiteur ami et bienveillant, il fut invité à faire l'honneur aux religieuses, de visiter leur établissement, ce que le magistrat accepta avec empressement. Laissons l'évêque raconter lui-même cette visite domiciliaire, officieuse en apparence, mais officielle en réalité.

« Je le conduisis de la *cave au grenier;* je priai les religieuses d'ouvrir en sa présence les armoires, les coffres et les malles, sous prétexte de lui faire connaître la bonne tenue de la maison. Tout, jusqu'aux plus petits réduits, fut fouillé, scruté, examiné avec une attention extrême ; le digne magistrat en avait par-dessus les yeux; depuis deux heures que durait cette visite, il me répétait souvent : Suffit, évêque, je suis assez au courant de la maison maintenant, suffit... Un peu de patience, lui disais-je, il faut tout voir, ça n'est pas si sou-

vent que la maison est honorée de votre visite. Cédant à mes instances, il consentit à me suivre jusqu'au bout... A la fin, ne pouvant contenir son indignation contre les calomniateurs, ni son estime pour l'institution de Lorette; il me dit : Evêque, vous avez compris le sujet de ma visite, je ne puis en douter; mais il est une chose que je tiens à vous persuader, c'est que je ne suis point venu ici en ennemi; je suis d'autant plus heureux de le déclarer que tout ce que j'ai vu aujourd'hui n'a fait que confirmer et éclairer la bonne opinion que j'ai toujours eue de votre *libéral établissement.* »

Les bruits calomnieux tombèrent devant le rapport officiel et public du magistrat; ainsi se réalisèrent ces paroles de Mgr Flaget à son clergé : « Laissez dire tant qu'on vous laissera faire; plus » l'on exagérera, plus le retour des idées nous » sera favorable. »

En effet, l'année suivante, le couvent de Lorette, qui peut contenir plus de 100 *religieuses*, ainsi que le beau pensionnat, bâti sur le même terrain, furent insuffisants pour recevoir les postulantes et les pensionnaires, dont le concours fut à la fois et une protestation des catholiques et une réparation de la part des protestants... En 1837, quatre colonies étaient déjà sorties de la maison mère, pour former des établissements sur différents points du Kentucky; elles comptaient alors 140 re-

ligieuses ; aujourd'hui le nombre s'est accru dans des proportions qui ont dépassé les espérances du saint fondateur (1).

Irréprochable de tous points dans sa vie privée, il n'en fut pas moins en butte aux attaques incessantes des ministres et des gazetiers.

S'il accepte de M. Howard la plantation de Saint-Thomas, on l'accuse de séduction... Le donateur fait connaître les motifs de son œuvre, justifie pleinement l'évêque et la calomnie tombe...

S'il établit des colléges, *c'est pour se créer une fortune rapide*, et il se désiste de ses droits ; aux résultats matériels, il va jusqu'à renoncer aux droits du rectorat.

S'il fonde des couvents, que de honte et d'injures grossières dégouttent des pamphlets des sectaires ;

(1) Depuis cette époque, il s'est opéré une révolution d'idées qui a été favorable aux progrès du catholicisme : ceux-là même qui ne sont pas avec nous sont pour nous, à l'exception de ces petites sectes fractionnées, rancuneuses, qui anathématisent toutes les autres, et qui sont repoussées par tous les partis.

Rien de plus effrayant que de voir l'anarchie qui règne dans ces petites églises. Chaque ministre s'y pose en pape, d'abord *réformé ;* il veut ensuite devenir réformateur, et comme il n'est pas de folie qui ne trouve sa place dans quelques cerveaux à l'affût de la nouveauté, ce pape improvisé a bientôt à ses ordres quelques centaines de trembleurs, de danseurs impies, et que sais-je encore... Tant il est vrai que lorsque l'esprit de vertige s'est une fois emparé d'un peuple, il est capable des plus incroyables égarements.

mais ses vertus brillent d'un tel éclat qu'il force ses détracteurs à rougir et à se rétracter.

Le Pape l'appelle à Rome, pour honorer ses travaux, son zèle et sa vieillesse; c'est pour établir l'inquisition aux Etats-Unis, et il leur envoie des immunités et les largesses de Grégoire XVI.

Il vient en France pour remercier ses bienfaiteurs, et leur faire connaître les besoins de son diocèse : on l'accuse d'y aller solliciter des honneurs et la succession de son ami mort cardinal-archevêque de Bordeaux...; et pour toute réponse, il envoie à son coadjuteur des sommes considérables pour les immenses travaux qu'allait nécessiter le transfert de l'évêché de Bardstown à Louis-Ville, où tout était à créer.

Il fait plus, s'arrachant des bras de sa famille éplorée, il dit un adieu éternel à deux vieillards qu'il aimait comme lui-même (c'étaient ses frères), et il part pour l'Amérique, n'espérant les revoir que dans l'éternité...

Dieu permet que le juste soit calomnié, afin de tirer de sa soumission à l'épreuve sa gloire, celle du juste, et partant la confusion des persécuteurs... Combien de saints illustres ont vécu de longues années sous le coup de graves accusations, dans le *déshonneur et le mépris;* mais toujours Dieu prit soin de purger leur mémoire, afin de rendre leurs vertus plus précieuses; car rien au monde ne sau-

rait égaler le mérite de la vertu dans l'opprobre et le mépris des méchants. Ceux-là seuls en sont capables qui peuvent dire avec notre saint : *Qui judicat me, Dominus est. — Mihi pro minimo ut à vobis judicer...* 1. Cor., 4. « Dieu seul est mon » juge. Les jugements des hommes ne me préoc- » cupent qu'en tant qu'ils offensent Dieu et scan- » dalisent le prochain en pervertissant l'opinion. »

XXVIII.

L'ÉVÊQUE de *la ville des Bardes...* avait à cœur de réaliser, au point de vue chrétien, l'étymologie de sa ville épiscopale. Il disait souvent : *L'erreur et l'ignorance sont deux sœurs qui se prêtent une mutuelle assistance*. Il y a dans les masses un sentiment profond d'amour de la vérité, d'où il arrive qu'elles se passionnent ordinairement pour elle, quand elles n'ont pas été corrompues par les doctrines anti-chrétiennes. Le protestantisme a un genre de séduction qui lui est propre, et il consiste tout entier dans sa *composition extérieure :* l'on y pratique avec ostentation la bienfaisance, mais ce n'est pas la charité... L'on y enseigne la tolérance, mais à la manière du dernier siècle ; l'on méconnaît le dévouement de l'âme chrétienne, en préconisant les doctrines contraires à l'abnégation de la famille religieuse... L'impuissance où il est de produire une *fille de la Charité* fait, de ce

phénomène de la grâce, une chose incomprise. Aussi, s'efforce-t-il de détourner l'attention des peuples, ou de fausser leur jugement à l'égard de ces saintes filles, dont la vertu a déjà triomphé de bien des attaques...

Cette prédication du dévouement était dans la pensée de l'évêque un auxiliaire puissant pour le succès de sa mission; aussi le vit-on toujours disposé à tous les sacrifices, pour créer et soutenir ces pieux asiles du dévouement et du bon exemple...

Après les religieuses lorettaines vinrent celles du tiers-ordre de St-Dominique, dont il laissa la conduite aux révérends pères dominicains dans les Etats de l'Ohio et du Kentucky, où elles ont établi plusieurs maisons florissantes.

Les *dames de la Charité*, formées sur les constitutions de saint Vincent de Paul, eurent pour fondateur le révérend père David. L'évêque qui voulait en faire les *institutrices des familles aisées*, leur fit donner une éducation très-soignée. Leurs pensionnats tenus à l'instar des bonnes maisons d'éducation françaises, se multiplièrent rapidement. Celui de Nazareth, la maison mère, comptait, en 1836, quatre-vingt-seize pensionnaires... A cette époque, elles avaient déjà formé plusieurs colonies, dont la principale est à Vincennes, dans l'Indiana.

Depuis plusieurs années, il avait confié à des familles recommandables quelques orphelines abandonnées; mais ce genre de protectorat ne pouvait être que provisoire. Plusieurs fois il avait essayé de les attacher au service des maisons religieuses; mais il restait encore les petites filles que des maisons protestantes recueillaient, soit pour les gagner à la *réforme*, soit pour faire *concurrence à la sollicitude de l'évêque*... Il prit donc le parti de fonder une maison spéciale, dont il confia la direction aux sœurs de la Charité, et dès ce moment, il put recevoir sans distinction de culte, ces malheureuses que le délaissement jetait en proie au vice et à la débauche. Pour subvenir aux frais de cet établissement, il dut s'imposer des sacrifices personnels, et c'étaient encore ceux qui lui coûtaient le moins; ses dépenses d'entretien, quoique très-réduites, le furent encore. Il disait à ce sujet (1) : « J'ai vécu
» longtemps avec l'assistance de Dieu et de mon
» clergé, j'ai vu s'élever autour de moi de nom-
» breuses institutions qui ont exigé de grands sa-
» crifices; j'ai donné des missions nombreuses et
» lointaines, qui m'ont valu des consolations sans
» nombre; mais, je dois le dire, jamais mon âme
» n'a *surabondé* de joie comme aujourd'hui...
» J'ai, conformément aux ordres de l'Esprit-Saint,

(1) Correspondance.

» *reçu dans ma maison les âmes errantes et fugi-*
» *tives*, et j'espère bien y suffire, *dût-il m'en*
» *coûter le nécessaire...* »

Tous ceux qui ont été témoins de son dévouement à l'œuvre des orphelines, de la peine qu'il s'est donnée pour l'établir, de privations qu'il s'est imposées pour la soutenir, et de ses soins assidus pour lui donner une bonne direction, conviennent unanimement que le saint évêque avait plus à cœur de conserver l'innocence des âmes, que de rappeler les pécheurs à la pénitence, et l'on sait cependant tout ce qu'il a fait pour ces derniers pendant soixante ans; cette préférence s'explique par son amour constant de la vertu, qui valut au disciple bien-aimé les intimes révélations de son divin Maître.

Il semble qu'après avoir élevé tant de monuments à la religion et à l'humanité, l'évêque de Bardstown eût pu accorder un peu de repos à sa vieillesse et jouir enfin du fruit de ses travaux; c'est là du moins l'ambition des âmes vulgaires. La sienne, au contraire, accoutumée de bonne heure aux fatigues et aux combats, ne trouvait de repos que dans l'action. Tant qu'il lui resta quelque chose à faire, il fut comme s'il n'avait rien fait encore, c'est-à-dire, qu'il mit autant de zèle et de dévouement *à finir son œuvre* qu'il en avait mis à la commencer. Compatir à toutes les douleurs, subvenir

à tous les besoins, se faire *tout à tous, passer en faisant le bien, en guérissant toutes les plaies*, n'est-ce pas remplir tous les instants de sa vie, et embrasser l'universalité du dévouement le plus absolu? Or tel fut notre saint évêque. Son cœur avait été affecté à la vue d'une portion de son troupeau pour laquelle il n'avait rien fait encore. *Etre obligé envers tous* et rester redevable, était pour lui un remords; aussi le vit-on se livrer avec une nouvelle ardeur à la création d'un nouvel établissement, destiné à recevoir les *sourds et muets*... Mme Eulalie Flaget, supérieure de l'ordre de la Charité, lui parut propre à cette œuvre; il obtint pour elle une place à l'Institut des *Dames Blanches*, de Nantes. Mme Eulalie, qui *croyait tout possible quand l'évêque ordonnait*, vint en France se former au langage des signes; sa haute intelligence et son application soutenue, l'eurent bientôt mise à même d'aller prendre la direction du nouvel établissement...

A son retour aux Etats-Unis, elle trouva plusieurs établissements protestants qui *s'élevèrent aussitôt* que les desseins de l'évêque furent connus; mais ils ne purent tenir devant le dévouement de ces saintes filles; elles attirèrent à elles *ces essais éphémères*, qui n'avaient pour origine et pour principe qu'une rivalité de secte. Cette impuissance de l'hérésie, en présence de l'inépuisable fécondité

de l'Eglise catholique, est un des caractères les plus frappants qui distinguent l'erreur de la vérité... Qu'a fait la société biblique de Londres pour les Etats-Unis, pendant sa longue domination? Où sont les institutions qu'elle a fondées?... les monuments qu'elle a élevés, les peuples qu'elle a formés à la vie civile par la voie de la persuasion et par l'exemple du dévouement?... Sans doute, qu'avec ses trente millions de secours, elle aurait pu couvrir le sol des Etats-Unis d'institutions utiles et durables; mais elle a préféré dresser avec son or des barricades pour arrêter la marche des missions catholiques, elles avancent néanmoins, poussant devant elles les ténèbres qu'avait répandues l'hérésie triomphante. La *vérité*, comme au jour de son apparition dans le monde, n'a pour cortége que la faiblesse et la pauvreté, et avec cela elle féconde et vivifie, et laisse partout des traces de sa mystérieuse puissance. C'est qu'il n'était donné qu'à la croix et non aux richesses, d'assurer les conquêtes et les triomphes du royaume de Dieu. Le veau d'or fit d'un peuple élu un peuple idolâtre, et la croix abattit les idoles. C'est à ce mépris de la croix qu'il faut attribuer l'insuccès des missions protestantes et la prospérité de leurs affaires temporelles ; s'ils ne sont pas du nombre des *heureux qui pleurent et qui souffrent persécution pour la justice*, comment peuvent-ils se dire les

envoyés d'un Dieu qui n'a eu que des anathèmes pour ce qui fait l'objet de leurs convoitises... Voilà pourquoi saint François Xavier aux Indes, saint Augustin en Angleterre, et notre saint évêque Flaget aux Etats-Unis, ont plus fait, la croix à la main, que tous les ministres ensemble, avec tous les trésors des sociétés bibliques et les fonds de secours des gouvernements hérétiques (1)... *Benedictum est enim lignum per quod fit justitia* (Sap., 14) : *Car le bois qui fait la justice est béni*, et les malédictions restent *sur les trésors d'iniquité.*

(1) Plus de 800,000,000 ont été affectés aux missions protestantes seulement.

XXIX.

Nous sommes dans une si profonde ignorance de nos propres besoins, que nous demandons souvent à Dieu ce qu'il ne peut nous accorder que dans sa colère. C'est ce qui explique pourquoi l'ambitieux n'est qu'à plaindre quand il affermit sa puissance sur les ruines de ses rivaux, et l'égoïste, méprisable quand il a réussi à isoler ses intérêts et à ne voir que lui seul au milieu des événements qui agitent le monde... Chaque vœu qu'ils forment est un sacrilége, et chacune de leurs actions un attentat au droit d'autrui; d'où il arrive que l'accomplissement de leurs désirs est toujours une catastrophe privée ou publique, et une cause de damnation pour eux-mêmes...

Mgr Flaget, au contraire, se dirigea toujours par les inspirations de l'esprit de Dieu; il ne demanda que ce qui était utile, parce qu'il ne voulut que ce qui est juste. Ses intérêts furent si étroite-

ment liés avec l'amour du bien public, qu'il fut toujours disposé au sacrifice de ses propres affections, pour peu qu'il eût à craindre une diminution du bonheur d'autrui.

Non-seulement il céda le pas à tous les intérêts, il alla aussi au-devant de tous les désirs légitimes : pour lui, l'accomplissement du devoir n'était qu'une vertu vulgaire; il fallut qu'il allât au-delà, et qu'il se fît un devoir même des simples conseils, et de la pratique des plus hautes vertus, une obligation rigoureuse. C'est par cette voie qu'il est sorti de la route commune pour se ranger parmi ces hommes d'élite dont le nom seul est le fait le plus saillant de leur époque, et qui ont fourni à l'histoire de l'humanité des pages immortelles.

Faut-il s'étonner s'il exerça sur l'occident des Etats-Unis une influence décisive; s'il forma au profit de la Religion une espèce de monopole de la confiance publique. Cet empire absolu sur les cœurs ne le fit jamais sortir du cercle modeste où il s'était enfermé; cette réserve extrême qu'il s'était imposée a quelquefois donné lieu de croire qu'il mettait trop de timidité dans ses entreprises; mais nous savons, et ceux qui l'ont vu de près le savent aussi, que s'il se défiait beaucoup de lui-même, il comptait beaucoup aussi sur *celui qui l'avait envoyé, comme ses apôtres, sans bourse et sans crédit*... Mais, à l'exemple de saint Bernard, il pui-

sait dans l'assistance même de Dieu, des motifs de défiance de soi-même. Aussi répétait-il chaque matin ces paroles du saint docteur : « Mon Dieu, dé- » fiez-vous de moi aujourd'hui, car je suis capa- » ble de vous trahir. »

L'ambition ne procède pas de cette manière ; si elle se crée une puissance, c'est pour la faire sentir ; si elle élève un trône, c'est pour régner.

« Nous sommes, disait-il encore, entre les » mains de Dieu, comme un instrument entre les » mains d'un ouvrier ; il peut le changer ou le dé- » truire à son gré, et son œuvre n'avancera pas » moins pour cela... » *Manœuvres* de la Providence, notre rôle est de fournir des matériaux au grand architecte qui les dispose et élève l'édifice... Si nous ne faisons pas plus de bien, ce n'est pas que Dieu se lasse, mais parce que l'instrument s'use et se rend indigne ; c'est dans ce sens qu'il faut expliquer ces plaintes de Dieu... *Pourquoi ne me demandez-vous point.* Pourquoi n'y a-t-il personne pour désarmer ma colère : *Non qui est eripiat*... Dieu ne demande pas mieux que de donner et de pardonner... Seulement il veut des âmes pures pour intermédiaires... Si donc Dieu frappe ou s'il *ferme le ciel*, c'est parce que les *justes manquent*... L'histoire de la destruction de Sodome en est la preuve...

Il appelait *l'instrument de Dieu* « un canal par

» où Dieu fait passer ses grâces... Lui attribuer » l'intelligence et le mérite des richesses qu'il re- » çoit et qu'il rend, serait plus que ridicule. » Partant de ce principe, il trouvait un refuge contre ce qu'il appelait les *tentations de la vanité*... A ceux qui le complimentaient sur la guérison subite et radicale de Mlle de M...., après sept années de souffrance et abandonnée par la faculté, il répondait : « Dieu est assez puissant pour se passer du » concours de l'homme; il est entre ses mains un » *moyen*, et rien de plus; qu'il soit souple et do- » cile; *qu'il rende ce qu'il reçoit*, voilà tout son » rôle; encore le joue-t-il presque à son insu. » Aussi ne saurions-nous assez répéter ces paroles: « *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo* » *da gloriam*. » La plus humble servante du bon Dieu en sait plus là-dessus que les plus savants hommes du monde, car *Dieu ne se révèle qu'aux petits*...

Comme suite à ses réflexions, nous donnons ici la guérison de Mlle de M.... Cette histoire devait trouver place dans la *seconde partie* de cet ouvrage, mais nous avons pensé que le lecteur nous saurait gré de le mettre tout de suite au courant.

Mlle de M...., fille unique et héritière d'une grande fortune, était depuis six ans en butte à toutes les douleurs et les angoisses d'une maladie jugée incurable ; la médecine avait épuisé ses

ressources et les secrets de son art... Une famille éplorée ne cherchait déjà plus d'autres consolations que celle qu'offre la religion chrétienne. Lorsque Mgr Flaget arriva à Nantes, la malade manifesta le désir de recevoir la bénédiction du saint évêque ; elle conjura son père d'aller *se jeter aux pieds de sa grandeur*, pour en obtenir la faveur, après laquelle elle soupirait si ardemment.

Ce père affligé cède aux pieux désirs de sa fille, se présente devant l'évêque et lui dit... : Monseigneur, ma fille est malade depuis longtemps, elle souffre beaucoup, et désire ardemment votre bénédiction... Ah! je vous comprends, reprit l'évêque, c'est un miracle que vous voulez vous aussi, c'est Dieu seul qui les fait... C'est à lui qu'il faut s'adresser... Puis, se tournant vers l'évêque de Nantes, il ajouta : Vous voyez bien, Monseigneur, qu'il faut que je parte au plus vite, car on finirait par me faire croire que je suis un thaumaturge. Prenez garde, Monseigneur, répliqua l'évêque de Nantes, saint Pierre a bien déclaré qu'il n'était pas un dieu, mais il n'a pas nié le don des miracles ; puisque Dieu vous en a doué, c'est mal à vous de n'y pas faire honneur... Pendant que ces deux bons vieillards échangeaient ainsi compliments et excuses, M. de M...., revint prier l'évêque de Bardstown, de ne pas repousser les prières d'un père frappé dans ses plus chères affections. C'était un encouragement

à la résignation qu'il venait demander *pour lui et pour sa fille qui se mourait*. Monseigneur ému, s'offrit à suivre M. de M.... qui le prit dans sa voiture et le conduisit à son château. Nous le laisserons raconter lui-même ce qui va suivre.

« Arrivé devant le lit de la malade, elle me tendit la main et me fit signe de la bénir... Depuis combien de temps souffrez-vous, lui dis-je? — Depuis six ans. — Votre patience a dû être mise à de rudes épreuves? — Pas beaucoup. — Alors bénissez Dieu; il vous a fait bien des grâces. — Oh! oui, Monseigneur... Ses réponses brèves et pleines de résignation, me firent comprendre tout de suite à qui j'avais affaire; je lui dis que si le bon Dieu ne l'avait pas ainsi affligée, sa position de fortune l'eût peut-être exposée à compromettre sa foi dans les spectacles, les bals, les cabinets de lecture. — Des bals, dit-elle avec vivacité, des spectacles, de mauvaises lectures! oh! jamais, jamais. — Hé bien, mon enfant, puisque vous avez passé votre jeunesse dans la crainte de Dieu, il vous est permis de lui demander votre guérison. Ma guérison! hé bien, comme vous voudrez et comme le bon Dieu voudra. Elle me demanda alors d'unir mes prières aux siennes pour une neuvaine; je le lui promis et me retirai après l'avoir bénie une seconde fois.

« Il fut convenu que son confesseur lui donnerait la communion en viatique le dernier jour de la neu-

mise, ce qui eut lieu; le soir du neuvième jour, le mal sembla empirer, et les espérances conçues se dissipèrent... Quelques heures après elle se redresse sur son lit, demande à sa garde ses vêtements en lui disant : Je suis guérie... La garde-malade effrayée, sort précipitamment de la chambre et appelle à grands cris la famille de la malade qui accourt dans l'incertitude de ce qu'elle avait à craindre ou à espérer, et l'on trouve Mlle de M.... à demi-vêtue, prosternée aux pieds de son crucifix, rendant grâces à Dieu de sa guérison.

» N'y a-t-il pas lieu de s'écrier avec le Prophète : *Dieu est admirable dans toutes ses œuvres*... Oui, c'est l'œuvre de Dieu qui tient parole, c'est l'œuvre de la résignation et de la prière revêtue des conditions que Dieu exige pour l'exaucer... N'a-t-il pas dit : *Petite et accipietis*... N'est-il pas écrit, qu'avec la foi on transporte les montagnes? Non, cette guérison miraculeuse n'a rien qui m'étonne; avec une foi si vive, une vie si pure, et un abandon si absolu à la volonté divine, peut-on ne pas être exaucé quand un Dieu y a engagé sa parole? »

Monseigneur racontait cette histoire à l'archevêché d'Avignon, en présence des dignitaires ecclésiastiques, du préfet et de l'archevêque, actuellement cardinal-archevêque de Bourges... Une comtesse de Nice, parente du cardinal, était là aussi; fâchée de voir que l'évêque de Bardstown ne *disait*

rien de lui, elle demanda la permission de *placer un mot*. Je crois, dit-elle, comme vous, Monseigneur, qu'il y a ici de l'œuvre de Dieu, mais il y a bien aussi un peu de la *vôtre*.

« Je prie Dieu, Madame, répliqua l'évêque, qu'il » me fasse la grâce de ne jamais croire à ce que vous » dites là. »

Monseigneur, reprit le préfet, l'attention que vous avez eue de vous mettre hors de scène pendant votre récit me fait ranger du côté de Mme la comtesse..., et tous d'applaudir.

« Je n'ai dit que la vérité, et j'ai dit toute la vérité, répliqua l'évêque, et la preuve, c'est que j'ignorais la guérison de Mlle de M.... J'étais à l'évêché de Nantes lorsque M. de M.... vint me l'annoncer; il pleurait, je crus que sa fille était morte, et l'engageai à bénir Dieu qui l'avait délivrée de sa longue agonie. Non, elle n'est pas morte, reprit-il avec émotion..., elle est guérie. — Hé bien, remerciez Dieu également. » Tous ceux qui étaient présents partagèrent l'émotion et la joie de cet heureux père, dont le visage rayonnant laissait encore apercevoir les traces d'une longue souffrance... Il finit par ces paroles : « Au *total*, je crois que Dieu a permis qu'on me crût *partie opérante* dans cette œuvre, pour faire penser à la pauvre Église d'Amérique, et intéresser à sa position les catholiques d'Europe... Ce que je dis est si vrai, que ça m'a déjà valu une

rente de 10,000 fr. par jour. » Il faisait allusion à une lettre qu'il reçut à Lyon, par laquelle un escroc ou un fou qui disait avoir trouvé le secret de faire de l'or, le priait de lui avancer 60 fr. pour le loyer d'un local de douze pieds au carré, où il devait établir un fourneau... Moyennant ce, il se faisait fort de fournir à l'évêque les dix mille francs par jour. Ceci me rappelle l'alchimiste Augurello qui célébra la pierre philosophale, ayant présenté à Léon X sa chrysopée, il en reçut une bourse vide avec ces mots : Celui qui sait faire de l'or, n'a besoin que d'un endroit pour le mettre.

Pendant sa longue maladie, Mlle de M.... avait reçu les secours de tous les médecins distingués de Nantes... A la nouvelle de sa guérison subite, la faculté se divisa ; les uns y reconnurent tout de suite l'intervention d'une puissance supérieure ; les autres crurent à une *excitation nerveuse produite par une imagination fortement frappée*... L'on disait : Quand l'excitation se sera calmée, l'on verra... Et l'*excitation ne s'est pas calmée*, et l'on a vu Mlle de M.... radicalement guérie, sans rechute ni convalescence. Aujourd'hui épouse et mère, elle perpétue par sa piété le souvenir des vertus qui l'ont rendue digne d'un si grand bienfait.

Les partisans de l'*excitation nerveuse*, après s'être assurés que cette guérison n'était pas *un mieux précaire résultant d'une imagination forte-*

ment frappée, après avoir caractérisé les symptômes de la maladie, indiqué ses progrès, l'avoir suivie jusqu'à cette dernière période où l'art humain devient impuissant, se sont écriés : Il y a une puissance supérieure à celle des hommes, et la guérison *subite et radicale* de Mlle de M.... le prouverait, s'il en était besoin. Tel est le précis de la déclaration qu'ils ont signée...

XXX.

Nous terminons ce premier Essai par quelques pages extraites des mémoires de nos voyages, pour servir d'introduction aux travaux qui se succéderont et qui auront pour objet de faire connaître le saint prélat dans sa vie privée comme dans sa vie publique. Nous aurons soin, autant que possible, de le *laisser se peindre lui-même*, soit qu'il raconte, soit qu'il juge un fait ou qu'il apprécie les événements, soit enfin dans les jugements qu'il porte sur les choses et sur les hommes.

Cette suite de tableaux, devant être une continuelle mise en scène de notre saint pontife, nous laisserons aux lecteurs le plaisir de formuler leurs propres jugements sur l'*homme* qui, à l'exemple de son divin Maître, *a passé en faisant des miracles et du bien à tout le monde.*

Le père Guarini lui avait demandé de quelles armes il se servait pour combattre l'horrible doc-

trine des calvinistes sur la prédestination, il répondit :

« Les protestants ont cela de commun avec certains philosophes du dernier siècle, qu'ils basent le salut sur la prescience de Dieu mal comprise. Les protestants disent : Ce que Dieu veut sauver sera sauvé, ce que Dieu veut damner sera damné ; or, il faut que la volonté de Dieu s'accomplisse sur tous... Les philosophes disent : Dieu a prévu que nous serons sauvés ou damnés, et ils concluent comme les protestants. L'une et l'autre doctrine font Dieu auteur de la damnation. Et comme il n'y a que le péché qui damne, il résulte que Dieu est l'auteur du péché ; c'est le souverain bien qui produit le souverain mal. Doctrine monstrueuse qui anéantit la vertu et enfante tous les crimes...

» Il y a une manière bien simple de couper court à toutes ces *puérilités*, c'est d'établir que la Religion est radicalement opposée à ces manières de dire, et qu'à toutes ces doctrines déplorables, elle oppose un enseignement plein de sagesse et de consolations.

» Dieu a dit : *Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements : Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Or Dieu *ne commande pas l'impossible : Impossibilia non jubet.* Si donc *tous* peuvent observer les commandements, *tous* peuvent se sauver. Non-seulement Dieu a mis le

salut sous la main de tout le monde, il *veut* encore que tout le monde se sauve : *Vult omnes homines salvos fieri*. Si donc *tous* ne se sauvent pas, à qui la faute ? à Dieu qui en donne les moyens ou à l'homme qui les dédaigne ?

» Observer les commandements, c'est servir Dieu, c'est l'aimer que de le servir ; aimer et servir Dieu c'est régner : *Servire Deo regnare est.* Toute l'économie du salut est là.

» Dieu est fidèle à sa parole ; s'il nous ordonne de nous sauver en pratiquant sa loi, c'est que sa loi peut nous sauver ; s'il menace de sa justice celui qui n'obéit pas, c'est que l'obéissance est possible. Ainsi, la justice a toujours son cours, rien ne saurait l'arrêter ; fidèles, nous serons récompensés, prévaricateurs, nous serons punis. Sa justice à tous...

» Tout ce que l'on peut dire de la prédestination ou de la prescience divine, vient se briser contre ce simple exposé de la doctrine chrétienne. L'enfant, qui possède ces principes, a une réponse péremptoire à tous les sophismes des hérétiques et des prétendus philosophes... Les suivre sur le terrain où ils veulent nous attirer, ne servirait qu'à embrouiller la question ; ceux qui cherchent sincèrement la vérité, dédaignent ces interminables querelles où l'amour-propre a plus de part que celui de la vérité. « La sagesse est pleine de lumière, sa

» beauté ne flétrit point ; ceux qui l'aiment la dé-
» couvrent aisément, et ceux qui la cherchent la
» trouvent ; elle prévient même ceux qui la dési-
» rent ; celui qui veille, pour la posséder, n'aura
» pas de peine à la rencontrer, parce qu'il la trou-
» vera assise à sa porte, car elle va partout, cher-
» chant ceux qui sont dignes d'elle, leur présente
» un visage ami et les couvre de sa providentielle
» assistance (*Liv. de la Sagesse*, 6). » Si Dieu prévoit tout, il pourvoit aussi à tout... et sa prescience ne saurait détruire sa miséricorde ni la *vérité de ses promesses...* Cette vérité de Dieu subsiste si nécessairement, que si, par impossible, on pouvait avoir quelque apparence de raison pour la nier, elle s'établirait par la force même de sa négation... car ce serait encore prouver la vérité que de *dire vrai* en la *niant*.

Nous reviendrons sur cet important sujet en résumant les pensées de Mgr Flaget sur la Providence.

Il y a dans tout ceci quelque chose de bien mystérieux... L'homme si fier de sa liberté, qui la réclame aux puissances comme le privilége de son origine et le titre de sa grandeur, cet homme la répudie et se ravale, quand il s'agit de son éternité ; n'est-ce pas mentir à soi-même et s'aveugler volontairement ? D'où vient une si choquante contradiction ? Vouloir la liberté dans ses rapports avec ses

semblables, et la rejeter dans ses rapports avec Dieu ; être *libre* pour faire le mal et ne l'être point pour faire le bien, quelle idée nous donne-t-il de Dieu et de soi-même?... C'était bien la peine de civiliser le monde pour le ramener à ces destins qui *conduisent* ceux qui s'abandonnent, et qui *traînent* ceux qui résistent : *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.*

Un vaisseau sillonnait paisiblement les flots; tout à coup la tempête s'élève, déchire les voiles, brise les mâts, et menace l'équipage d'une mort certaine. Le capitaine voyant le danger, ordonne de détacher les barques de sauvetage pour s'y jeter et gagner le rivage à force de rames.

L'ordre était sage : on se met à l'œuvre, le rivage est atteint, et l'équipage est sauvé... Supposons qu'une voix se fût élevée pour crier à l'équipage : Que faites-vous? c'est inutile, Dieu a prévu notre sort; si nous devons périr, nous ne pouvons empêcher que la prescience de Dieu ne s'accomplisse sur nous. Si nous ne devons pas périr aujourd'hui, c'est en vain que les vents sont déchaînés, nous ne périrons point; donc point de barques de sauvetage... Comment ce langage insensé eût-il été accueilli?...

Supposons que ce même homme eût refusé obstinément de se jeter dans les barques pour gagner le rivage, se croisant les bras sur le vaisseau qui

sombre, attendant ainsi l'effet de la prescience de Dieu, sans se mettre en peine ni tenir compte de cet axiome de tous les temps et de tous les peuples : *Aide-toi, le ciel t'aidera*... le vaisseau s'engloutit, et les vagues jettent sur le rivage son cadavre mutilé... Qui de lui ou de l'équipage aura le mieux raisonné? Il en est de même dans l'ordre de nos destinées éternelles. *Aidons Dieu à nous sauver*, car il ne *traîne* pas ceux qui résistent, mais il aide ceux qui l'implorent et *donne sa paix aux hommes de bonne volonté : Pax hominibus bonæ voluntatis*... Mais la chose est difficile... Raison de plus pour mettre Dieu de la partie; faisons notre devoir, Dieu fera certainement le sien, il y a engagé sa parole. Ce qu'il ne faudrait pas oublier, c'est que, dans ce naufrage de la raison privée, l'arbre de la croix est le seul bois d'où l'on puisse tirer la planche de salut.

La mort de Jésus-Christ n'ayant été décrétée que dans la *prévision* de la chute de l'homme, l'on doit nécessairement en conclure que la prescience de Dieu *tourne à bien à tous ceux qui le craignent* par respect, ou qui le servent par amour; qu'on mette en regard ce passage de Virgile : *Desine fata Deum flecti sperare precando*... C'est le Dieu de Calvin..., et qu'on choisisse...

XXXI.

M. Gély, vicaire-général de Nantes et grand-vicaire honoraire de Bardstown, tenait beaucoup à posséder le portrait de Mgr Flaget... Il écrivit à M. Colona, son agent d'affaires auprès de la Cour de Rome, mais le refus de l'évêque l'obligea à renoncer à cet espoir.

Un jour que le prélat était dans les *dettes* de M. Colona, ce dernier s'avisa de lui proposer une seconde fois de se laisser peindre *sur trois quarts de face*, comme le demandait M. Gély... Sur trois quarts de face, reprit l'évêque en riant, et pourquoi pas *sur quatre quarts;* mais M. Gély n'y pense pas... — Il y pense bien, Monseigneur, puisqu'il me l'a écrit; tenez, voici la lettre, veuillez la lire. — Je veux dire, qu'il n'est pas raisonnable de vouloir faire peindre un évêque dont le palais *est démantelé* (1). — Mais, Monseigneur, vous devez

(1) Il avait perdu, dans une maladie, toutes ses dents à la fois.

à M. Gély ce témoignage d'amitié. — Je m'acquitterais envers lui à trop bon marché, je lui dois beaucoup plus qu'il ne demande, et ce serait mal à moi de le payer d'un peu de bonne grâce seulement.

M. Colona, qui parlait sérieusement, déconcerté des plaisanteries du *vieux évêque*, se retira assez mécontent, sans désespérer toutefois, car il me pria de l'aider dans cette *importante affaire*.

A la promenade du soir, je priai Monseigneur de m'expliquer comment l'on avait pu se procurer les portraits de saint Jérôme, de saint Augustin et de tant d'autres saints illustres... Je vous comprends, répondit-il, mais voudriez-vous bien m'apprendre aussi si tous ces portraits sont des *fac simile* d'après nature? — Je l'ignore, Monseigneur, cependant j'ai lu quelque part que saint Philippe de Néri, à Rome, et saint François de Sales, à Genève, se sont laissé peindre plusieurs fois... — J'ignore si ce que vous dites est vrai, mais ce que je sais bien, c'est que saint François de Borgia, près d'expirer, s'étant aperçu qu'on *prenait sa figure*, se tourna vers la muraille et refusa de laisser achever son portrait. Et saint Jérôme recommande expressément à Leta de ne pas faire peindre sa fille Paula... Vous voyez donc que s'il y a des exemples pour, il y en a aussi contre. D'ail-

leurs, il ne s'agit pas ici de saints, mais de tête à copier, et il me répugne de livrer la mienne. Si cependant je croyais que mon refus désobligeât ce bon M. Gély! — Sans aucun doute, repris-je aussitôt, votre grandeur désobligera un ami dévoué. — Eh bien! ajouta-t-il, qu'il soit fait ainsi qu'il le veut!

Je m'empressai de faire connaître cette réponse à M. Colona qui arriva avec le peintre Fornari..., et au lieu de deux heures de pose comme il en avait été convenu d'avance, il fallut cinq séances de deux heures; c'est que l'on menait frauduleusement deux portraits de front, un pour moi et l'autre pour M. Gély...

M. Colona nous avait rendu de très-grands services à Rome, en mettant à notre disposition sa berline, ses jockeys et sa personne. Si nous avons visité les villas et les antiques monuments *extrà-muros*, c'est à lui que nous en sommes redevables; c'est ainsi que nous avons pu parcourir les ruines d'Albe, les cascades de Tivoli, les ombrages de Tusculum et de Frascati.

Avant de nous séparer, il fallut accepter son *hospitalité*. Après le dîner l'on introduisit Monseigneur dans la salle à café : nous y trouvâmes rangés autour d'une table ronde, onze petits-fils ou petites-filles échelonnés par rang d'âge et de taille. A la vue de l'évêque, ils se prosternèrent en criant : *Monsignore, monsignore, la vostra santissima benedi-*

zione. Le plus âgé n'avait pas dix ans; Monseigneur se retournant vers M. Colona et sa famille, lui dit avec émotion : Mon cher Monsieur Colona, je vous remercie de votre attention, votre second dessert est délicieux... Oh ! oui, je bénirai ces enfants avec bonheur. Notre-Seigneur en plaça un au milieu de ses disciples en leur disant que celui qui ressemblerait le plus à cet enfant serait le plus grand dans le ciel; puissions-nous leur ressembler !.. Lui-même, dans une autre circonstance, se plaça au milieu des petits enfants pour les bénir. C'est le rôle que vous me faites jouer aujourd'hui, je vous en remercie; puisse ma bénédiction leur porter bonheur! » A ces mots, toute la famille se prosterna, et l'évêque les bénit tous, les yeux baignés de larmes et le cœur plein d'émotion; il se mit ensuite à jouer avec ce qu'il appelait la jeune Italie.

Le soir, il me dicta la lettre qu'on va lire, et qui terminera ce premier Essai.

« Vous me demandez en quoi consiste la vie chrétienne, je vais vous le dire d'après saint Augustin : *Aimez Dieu, et faites tout ce qui vous plaira*, parce que rien ne vous plaira que ce qui est agréable à Dieu... Hors de là il n'y a que déception et mensonge.

» La patience et la bonté sont les deux caractères qui distinguent la charité : la patience souffre tout, et la bonté espère tout.

» Si, par impossible, vous pouviez sans la charité parler la langue des anges, sonder tous les mystères et acquérir la plénitude de la science, qu'auriez-vous gagné ? Rien.

» Eussiez-vous distribué tous vos biens aux pauvres et livré votre corps aux flammes, que tout cela ne vous servirait encore à rien.

» Mais, en quoi consiste la charité ?

» Dans la patience et la bonté. Etre patient dans l'épreuve, être bon dans la prospérité. De cette manière, vous bannirez tous les vices énumérés par saint Paul. Lisez sa première épître aux Corinthiens, vous y verrez non-seulement ce qu'est la charité, mais encore ce qu'elle n'est pas. Il vous apprendra que les prophéties passeront, que les langues et la science seront détruites, mais que la charité subsistera toujours, parce qu'elle vient de Dieu, et qu'elle constitue ce qu'il y a de plus excellent en lui. Attachons-nous donc à ce qui ne passe pas, c'est l'unique moyen de ne pas manquer d'appui quand nous sortirons de ce monde.

» N'oublions pas surtout qu'il est aussi impossible d'être mauvais et de bien faire, que de mal faire et d'être bon. Ce qui nous mène à conclure que pour être véritablement dans la charité, il faut qu'elle soit reflétée dans toutes nos œuvres.

» Quand nous en sommes arrivés là, toutes nos actions sont conformes à la volonté de Dieu, parce

qu'alors ce *n'est plus nous qui agissons, mais l'esprit de Dieu qui opère en nous*. S. Matth., 10.

» *Faites ceci et vous vivrez*, mais surtout priez l'infinie miséricorde pour que celui qui donne ces avis les mette en pratique. »

FIN.

TABLE ANALYTIQUE
DES MATIÈRES.

Avant-Propos.......................... 5

I.

M. Flaget raconte son origine. — Ses études. — Voies providentielles................. 11

II.

Dieu tire le bien du mal. — M. Flaget visite Paris. — Ce qu'il en pense. — Antidote contre la peur des sauvages............. 17

III.

Son trajet de Paris au Hâvre. — Aimable causerie. — Sa gaîté. — Le cœur aux abois... 21

IV.

Il arrive en Amérique. — Il est nommé curé de Vincennes. — Sa boussole pendant la nuit. — L'épidémie et ses ravages. — La témérité de son dévouement. — Guerres des sauvages... 23

V.

Il quitte Vincennes et revient à Baltimore. — Il va fonder un collége à la Havane. — Il tombe malade. — Il est administré. — Particularités intéressantes.................... 29

VI.

Le Gibraltar d'Amérique. — Une intrigue. — Chute du collége. — L'interdit. — Réparation d'honneur. — C'est trop tard........ 33

VII.

L'inconnu et le sac de 6,000 fr. — Un brave homme qui fait l'office de Satan. — M. Flaget dédaigne la fortune. — Il quitte la Havane, et emmène le fils de M. Calvo. — Le Gouvernement le réclame. — Ses perplexités. — Il faut céder.................. 37

VIII.

Sa conduite au collége de Baltimore. — Les deux Caïns — Réparation. — Désastres des guerres. — Situation de l'Amérique en 1792.............................. 41

IX.

Ce que dit et ce que ne dit pas la raison. — Avis *aux sages*...................... 45

X.

Les stoïciens et les chrétiens. — Saint Grégoire dans les écoles d'Athènes, de Césarée et d'Alexandrie. — Démence de ceux qui déclarent la guerre à Dieu. — Ce que leur feraient les sauvages.................... 49

XI.

Une lettre de la façon de Tacite. — Oui et non. — Se décider pour le parti du plus grand bien. — Intérêt légitime. — Il quitte l'Amérique pour se soustraire à l'épiscopat. — Ordre de Pie VII...................... 53

XII.

L'humilité de l'orgueil. — Il est sacré à Baltimore. — Pourquoi a-t-il accepté l'épiscopat? — Puissance de ces deux mots : *Dieu le veut*................................ 55

XIII.

Un grand voyage, et pas *un sou* pour le faire. — Refus motivé d'une souscription. — La caravane chrétienne. — Un voyage comme on n'en voit peu. — Treize jours sur l'Ohio. — Une église qui marche. — Ce que signifie *Monseigneur*. — L'aisance c'est le nécessaire. — La pauvreté est *dans l'âme et non dans le sac*.............................. 59

XIV.

Manière de voyager en Amérique. — Arrivée à Saint-Etienne. — Singulier palais épiscopal. — Moyen de donner plus qu'on a. — Commencer à Bethléem et finir sur la croix. — Installation........................ 63

XV.

Situation singulière. — Ce que c'était qu'un *diocèse*. — Aborder toutes les difficultés à la fois. — Statistique des églises. — Préparatifs d'une tournée. — La plantation de Saint-Thomas. — M. Howard. — Comment on se crée une famille. — Visite diocésaine.............................. 67

XVI.

Son éloge par Spalding. — Sa méthode dans ses missions. — Empressement à l'entendre. — Usages. — Quatre ans de *tournées* dans le Kentucky. — Il rentre à Bardstown. — Le cheval et le serpent.................. 73

XVII.

Sa confiance en Dieu. — Comment s'est élevée l'église de Saint-Thomas. — Son opinion sur l'esclavage. — Comment doit-on préparer les voies à l'émancipation. — Le couvent de Lorette.............................. 81

XVIII.

Pauvreté du Séminaire. — Comment il se recrutait. — Vocation manquée. — Causes des défections. — Mesures contre les *éventualités*. — Conseils à M. David. — Prévisions réalisées. — Repentir.................. 87

XIX.

Les autres ont tout fait et lui rien. — Le général en chef et ses lieutenants. — Les missions recommencent dans l'Ohio, le Michigan, l'Indiana, le Missouri et chez les Illinois. — Le pressentiment. — Comment les sauvages se procurent des carabines. — Récompense des bonnes œuvres..................... 91

XX.

Il évangélise Vincennes. — Sa réception et ses succès. — Sa joie. — Mission chez les Illinois et dans le Missouri. — Comment on vient à bout *de l'indifférence et des froideurs*. — D'abord *rien*, puis *tout*. — Le repos d'un missionnaire. — Effets de la grâce sur la vanité. — Comment les *noirs deviennent blancs*. — Les rats qui *mangent* les hommes. — Le mauvais génie...................... 95

XXI.

Il fixe sa résidence à Bardstown. — Les conquérants pacifiques. — Le *droit au travail.* — Souscription pour la Cathédrale. — Le charpentier de Baltimore. — L'erreur vient au secours de la vérité. — Trois années de détresse. — Dieu en tête d'une souscription. — Une conscience au niveau d'une *bourse vide.* — Finesses et bonhomie. — La Providence dans une *banque-note.* — Tribulations financières. — Description de la Cathédrale. — Les bienfaiteurs........................ 103

XXII.

Le tabernacle en vermeil. — Goritz. — Mgr Flaget et le duc de Bordeaux. — Colloque intéressant. — Le jeune prince et le *vieux évêque des bois.* — Douleurs de l'âme plus cruelles que celles du corps. — Que fera la France? — Dieu s'en mêlera-t-il? — *Bonne foi* des sectaires. — Moyen d'aller au ciel sans *passer sur le Calvaire.* — Les discussions publiques pourquoi supprimées?.................. 111

XXIII.

Mode de présentation des évêques aux Etats-Unis. — M. David est nommé coadjuteur. — Sa modestie et ses perplexités. — Est-il permis

de *n'être pas content de son évêque?* — Les réponses désespérantes. — Mgr Chabrat, second coadjuteur. — Il succombe à la peine. — Les dignités au point de vue chrétien. — Le monde sait-il ce que c'est que les *pauvres d'esprit?* 117

XXIV.

L'évêché et le séminaire de Bardstown. — *Un petit sentiment de vanité que Dieu pardonne.* — Le séminaire est transféré de Saint-Thomas à Bardstown. — L'épreuve de Dieu. — Bienveillance et confiance. — Collége de Bardstown. — Hésitations et scrupules. — Les *contes grossiers* à l'usage des méthodistes. — Les influences interdites. — Effets du bon exemple.......................... 123

XXV.

Le collége de Bardstown est érigé en *université* par un décret de la législature. — Effets de ce décret. — La rente de 5,000 fr. — Embarras financiers du collége. — Adoption d'une mesure fâcheuse mais nécessaire. — Incendie du collége. — Comment Mgr Flaget en reçoit la nouvelle. — Craintes justifiées. — Dieu ne peut vouloir que ce qui est utile. — Le *sépulcre de la concupiscence*... 131

XXVI.

L'œuvre d'un *pauvre prêtre.* — Persécutions et progrès. — Le collége de *Sainte-Marie*, à 20 milles de Bardstown ; ses succès. — Il est cédé aux PP. Jésuites. — Les Frères des écoles. — Ce qui rend rares les vocations. — M. l'abbé Dérigault. — Son zèle. — Sa mort prématurée. — Regrets de l'Evêque. — Comment il honore la mémoire du saint prêtre. 137

XXVII.

La bête curieuse d'Albert-le-Grand ; ce qu'elle signifie. — Comment se forma la première institution des *Dames-de-l'Instruction.* — Excès de zèle comprimé par la cour de Rome. — Mort de M. l'abbé Nérinx, instituteur des *Amantes de Marie* au pied de la croix. — M. l'abbé Chabrat lui succède. — Lorette, à 15 milles de Bardstown. — Calomnies des protestants. — Histoire curieuse d'une visite domiciliaire. — La calomnie profite rarement à son auteur. — Utilité des persécutions. — Comment il faut confondre les calomniateurs. — Pourquoi Dieu permet que ses élus soient *éprouvés*................ 143

XXVIII.

Il y a dans les masses un sentiment profond de l'amour de la vérité. — Quel est le genre de

séduction du protestantisme. — Pourquoi la vie religieuse est-elle incomprise? — Qu'est-ce que la prédication du dévouement? — Les *religieuses du tiers-ordre de Saint-Dominique.* — Les *dames de la Charité.* — Prospérité de ces maisons. — Le Refuge des orphelines, *œuvre du cœur de l'évêque.* — Son amour pour la vertu préconisée dans saint Jean l'évangéliste. — Doit-on dire : *C'est assez?* — L'œuvre des sourds et muets, et Mme Eulalie Flaget. — Zèle de la contradiction. — Stérilité de l'hérésie. — Le cortége de la vérité...................... 153

XXIX.

Les vœux de l'égoïste. — Par quel esprit se laissa diriger Mgr Flaget. — L'accomplissement d'un devoir n'était pour lui qu'une vertu vulgaire. — Comment il usa de l'ascendant que lui donnaiènt ses vertus. — *Avis* qu'il donne chaque matin à Dieu. — Ce que nous sommes entre les mains de Dieu. — Pourquoi Dieu *ferme* quelquefois le ciel. — Refuge contre les *tentations* de la vanité. — Guérison de Mlle de M....., racontée à l'archevêché d'Avignon. — Incidents. — 10,000 fr. de rente par jour, pour un prêt de 60 fr. — Léon X et l'alchimiste Augurello. — Les partisans de l'*excitation nerveuse*. — Procès verbal du miracle................ 161

XXX.

Réflexions sur l'*ouvrage* qui doit suivre celui-ci. — La doctrine de Calvin, sur la prédestination. — Les calvinistes et les *philosophes* font Dieu auteur de la damnation. — Moyen très-facile pour se sauver. — Réponse péremptoire à tous les sophismes, à la portée des enfants. — Belle définition de la sagesse. — Force de la vérité. — L'homme veut et ne veut pas être *libre*. — Résultat de notre *civilisation*. — Le vaisseau au milieu de la tempête, et le partisan de la *prescience philosophique*. — L'*arbre* de la croix est le seul bois dont on puisse tirer la *planche de salut*.. 171

XXXI.

Histoire du portrait. — Plaisanteries de l'Évêque. — Faut-il se laisser peindre? — Une fraude louable. — L'Évêque et les petits enfants de M. Colona, scène pleine d'intérêt. — Réflexions sur la vie chrétienne....... 181

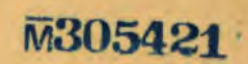
FIN DE LA TABLE.

Clermont, impr. de Thibaud-Landriot frères.

SE VEND

Au profit de la Cathédrale de Louis-Ville,

Actuellement en construction.


M305421